

The background of the entire cover is a classic marbled paper pattern. It features a complex, organic design of swirling, cell-like shapes in various shades of blue, from light sky blue to deep navy blue, set against a pale, off-white or light blue base. The pattern is dense and covers the entire surface.

AIMÉE VILLARD

FILLE DE FRANCE

PAR

CHARLES SILVESTRE

(Prix Femina 1926)

The background of the book cover is a classic marbled paper pattern in shades of blue and white, featuring irregular, organic shapes. A white rectangular box with a thin black border is centered on the cover, containing the title and author information.

AIMÉE VILLARD

FILLE DE FRANCE

PAR

CHARLES SILVESTRE

(Prix Femina 1926)

## **The Project Gutenberg eBook of Aimée Villard, fille de France**

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Aimée Villard, fille de France

Author: Charles Silvestre

Release date: October 2, 2023 [eBook #71778]

Language: French

Original publication: Paris: Plon, 1924

Other information and formats: [www.gutenberg.org/ebooks/71778](http://www.gutenberg.org/ebooks/71778)

Credits: Laurent Vogel, Chuck Greif and the Online Distributed Proofreading Team at <https://www.pgdp.net> (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica))

\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK AIMÉE  
VILLARD, FILLE DE FRANCE \*\*\*

---

---

**DU MÊME AUTEUR**

A LA MÊME LIBRAIRIE

|  |                   |
|--|-------------------|
| <b>La Prairie et la Flamme.</b> Roman. 22 <sup>e</sup> édition   | Un vol.<br>in-16. |
| <b>Le voyage rustique.</b> 10 <sup>e</sup> édition   | Un vol.<br>in-16. |
| <b>L'Amour et la Mort de Jean Pradeau.</b> Préface de J. et J.<br>l'HARAUD. Roman. 10 <sup>e</sup> édition                                     | Un vol.<br>in-16. |
| <b>Aimée Villard, fille de France.</b> Roman. 16 <sup>e</sup> édition  | Un vol.<br>in-16. |
| <i>(Prix Jean Revel 1924.)</i>   |                   |
| <b>Belle Sylvie.</b> Roman. 20 <sup>e</sup> édition  | Un vol.<br>in-16. |
| <b>Prodige du cœur.</b> Roman. 66 <sup>e</sup> édition   | Un vol.<br>in-16. |
| <i>(Prix Femina-Vie heureuse 1926.)</i>  |                   |
| <b>Dans la lumière du Cloître.</b> (N <sup>o</sup> 11 de la collection <i>le Roseau<br/>d'or</i> ). En édition ordinaire. 1 <sup>e</sup> mille | Un vol.<br>in-16. |
| <b>Amour sauvé.</b> Roman. 18 <sup>e</sup> édition   | Un vol.<br>in-16. |
| <b>Le Vent du gouffre.</b> Roman (N <sup>o</sup> 28 de la collection <i>le Roseau<br/>d'or</i> ). En édition ordinaire. 14 <sup>e</sup> mille  | Un vol.<br>in-16. |

A LA LIBRAIRIE BLOUD ET GAY:

**Le Merveilleux médecin.**

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1930.

**BIBLIOTHÈQUE RELIÉE PLON**

—69—

**AIMÉE VILLARD  
FILLE DE FRANCE**

PAR  
CHARLES SILVESTRE

(Prix Femina 1926)



PARIS  
LIBRAIRIE PLON  
*LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT*  
IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 8, RUE GARANGIÈRE, 6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*

I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV,  
XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV,  
XXV, XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI.

*DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION*  
(Mai 1930)

1. P. BOURGET, *Le Danseur mondain*.
2. H. BORDEAUX, *La Maison morte*.
3. J. et J. THARAUD, *L'Ombre de la Croix*.
4. H. DE BALZAC, *Une Ténébreuse Affaire*.
5. K. ABOUT, *Tolla*.
6. G. ACREMANT, *Ces Dames aux chapeaux verts*.
- 7, 8 et 9. A. DUMAS, *Les Compagnons de Jéhu* (I, II, III).
10. F. DOSTOIEVSKY, *Netotchka*.
11. E. PÉROCHON, *Nêne* (Prix Goncourt 1920).
12. A. LICHTENBERGER, *Petite Madame*.

13. J.-H. ROSNY aîné, *Dans les rues*.
14. J.-L. VAUDOYER, *La Maîtresse et l'Amie*.
15. H. DE RÉGNIER, *Romaine Mirmault*.
16. H. BORDEAUX, *La Neige sur les Pas*.
17. J. D'ESME, *Les Dieux Rouges*.
18. E. JALOUX, *L'Eventail de Crêpe*.
- 19 et 20. P. BOURGET, *Le Démon de Midi*, 2 vol.
21. E. RHAIS, *Le Café chantant*.
22. J. AICARD, *Benjamine*.
23. A. DAUDET, *Les Rois en Exil*.
24. L. TOLSTOI, *Katia*.
25. H. ARDEL, *La Nuit tombe*.
26. E. WHARTON, *Sous la Neige*.
27. P. MÉRIMÉE, *Colomba*.
28. G. D'HOUVILLE, *Le Temps d'aimer*.
29. P. ARÈNE, *Jean-des-Figues*.
30. H. BORDEAUX, *La Robe de Laine*.
31. L. DESCAVES, *L'Hirondelle sous le Toit*.
32. E. PÉROCHON, *La Parcelle 32*.
33. P. BOURGET, *Un Drame dans le Monde*.
34. T. HARDY, *La Bien-Aimée*.
35. F. MISTRAL, *Mes Origines, Mémoires et récits*.
36. J. DE LA BRÈTE, *Mon Oncle et mon Curé*.
37. T. GAUTIER, *La Belle-Jenny*.
38. J. KESSEL et ISWOLSKY, *Les Rois aveugles*.
39. E. JALOUX, *Le Reste est silence*.
40. T. GAUTIER, *Le Roman de la Momie*.
41. G. CHÉRAU, *Champi-Toruu*.
42. F. L. BARCLAY, *La Châtelaine de Shenstone*.
43. J. et J. THARAUD, *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*.
44. N. LARROUY, *L'Odyssée d'un transport torpillé*.
45. P. BOURGET, *La Geôle*.

46. J. BALDE, *La Vigne et la Maison* (Prix Northcliffe 1923).
47. P. MORAND, *Rien que la Terre*.
48. H. DE MONTHERLANT, *Les Bestiaires*.
49. H. BORDEAUX, *La Croisée des Chemins*.
50. H. ARDEL, *La Faute d'Autrui*.
51. E.-M. DE VOGUÉ, *Jean d'Agrève*.
52. M. PIÉCHAUD, *Vallée heureuse*.
53. D. LESUEUR, *Flaviana, princesse*.
54. J. LONDON, *Croc-Blanc*.
55. J. et J. THARAUD, *Dingley, l'illustre écrivain* (Prix Goncourt 1906).
56. G. LECHARTIER, *La Confession d'une femme du monde*.
57. STENDHAL, *L'Abbesse de Castro*.
58. P. BOURGET, *Le Disciple*.
59. M. BARRÈS, *Un Jardin sur l'Oronte*.
60. E. PÉROCHON, *Les Creux-de-Maisons*.
61. E. HENRIOT, *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*.
62. P. LHANDÉ, *Mirentchu*.
63. J.-O. CURWOOD, *La Vallée du Silence*.
64. D. LESUEUR, *Chacune son rêve*.
65. J. et J. THARAUD, *L'An prochain à Jérusalem*.
66. P. BOURGET, *Les détours du cœur*.
67. E. FEYDEAU, *Fanny*.
68. A. DAUDET, *La petite paroisse*.
69. C. SILVESTRE, *Aimée Villard, fille de France*.
70. T. DOSTOIEVSKY, *Le joueur*.

Copyright 1924, by Librairie Plon  
Droits de reproduction et de traduction réservés  
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

AIMÉE VILLARD

# FILLE DE FRANCE

---

*IN DECORAM  
PVRISSIMAMQVE MEMORIAM  
EJVS QVAM ANGELI  
TERRIS INVIDEBANT*

## I

Ce dimanche de la Passion du Sauveur, Aimée Villard s'était levée avant que le ciel eût blanchi. Toute la nuit, le vent avait couru par la campagne et dans les nuages. Le jour était sorti des collines lavées par de brusques pluies. Et dans l'air, tournaient des courants tièdes et des odeurs de terre en travail.

Au petit domaine de la Genett, la besogne ne manquait pas. La maison paysanne était plantée sur le roc; une terrasse la précédait, et face au seuil s'ouvrait une vaste salle, à la cheminée profonde. Près de la fenêtre qui donnait sur le verger, l'horloge de bois rouge battait; son disque allant et venant amusait les yeux et invitait à la vaillance; elle sonnait à coups pressés qui semblaient dégringoler les uns sur les autres, du panier fleuri, honneur d'un cadran bien émaillé. Non loin était placé le coffre à pétrir le pain. Et dressée au centre, plus longue que large, la table de cerisier luisait, polie par le coude des maîtres et des journaliers. En face, tournée vers la porte, la commode surmontée des barres du vaisselier montrait en bonne lumière les plats, les assiettes, les pots où les bleus, les rouges et les jaunes, étalés par un rustique pinceau, chantaient ensemble. Sur le côté, à main droite, près de l'échelle qui montait au grenier, était la chambre où couchaient Aimée, ses deux petites sœurs Yvonne et Ernestine, et le petit Jean. Dans la salle à manger et à cuisiner, la mère Villard et son homme Pierre couchaient dans un lit bourré de couettes et de couvre-pieds.

Le grand-père, qui avait atteint les quatre-vingts ans, gagnait de bonne heure sa couche large et carrée, établie sur quatre pieds ronds dont on n'avait pas enlevé toute l'écorce. Quand il en sortait, c'était pour se rencogner sous le manteau de la cheminée, en hiver, ou se chauffer, à la plaisante saison, sur la terrasse.

Ce n'était pas une mince affaire que de laver et de peigner Jean, Ernestine et Yvonne. Aussi, Aimée se levait-elle plus tôt le dimanche. Les petits n'aimaient guère l'eau froide et elle allait chauffer la serviette mouillée devant le feu de la cuisine, pour leur complaire. Comme on disait, elle en devenait bête à force de les chérir.

Quand elle peignait leurs cheveux ébouriffés, elle disait sans cesse: «Est-ce que je te fais mal?» Souvent les petiots abusaient de sa bonté. Que lui

importait! Elle était heureuse en considérant seulement leurs figures rondes où les joues luisaient comme deux pommes d'api. Ayant fait ses dix-huit années, depuis la semaine de Chandeleur, elle pensait qu'elle avait presque l'âge d'une jeune maman. La mère était assez pressée par l'humble travail qui commande sans cesse. Allumer le feu, donner à manger aux volailles, traire, apprêter les repas, ce ne sont pas des choses qui se font en deux mouvements.

La matinée était avancée; les petites, dans les robes de serge bleue que leur grande sœur avait taillées, faisaient les coquettes et tournaient sur le talon de leurs souliers neufs pour gonfler d'air leurs courtes jupes à plis. Jean, bout d'homme, tendait le mollet et enfonçait ses mains dans ses poches. Sur sa tête aux cheveux bouclés, Aimée posa un béret de bure, puis frappant ses mains l'une contre l'autre, elle s'écria:

—Allez jouer dans la cuisine. Il faut bien que je m'habille à mon tour.

Devant une table de bois blanc, couverte d'une toile cirée où un miroir était appuyé au mur blanchi à la chaux, Aimée démêla ses cheveux épais et longs, de couleur châtain. Les ayant roulés en une masse brillante derrière la nuque, elle les sépara et les lissa sur le front par bandeaux qui donnaient à sa figure un air charmant de sagesse et de pureté.

Elle était belle et ne le savait pas. C'était une saine fille poussée en pleine campagne; de haute taille, forte et gracieuse avec des membres fins, son corps montrait un fier équilibre. Elle avait des yeux doux et gris, couleur du temps, abrités sous de longues paupières; leur lumière paisible glissait sur des traits bien mesurés, un nez un peu court et droit, une bouche déliée, un menton joliment coupé où paraissaient l'ordre et la bonne volonté.

Elle se vêtit proprement, sans plaisir, avec une naturelle modestie. Elle avait le cœur tout plein d'un feu clair, contente d'avoir endimanché ceux qu'elle appelait: son petit monde. Dans une commode de merisier elle prit son paroissien gonflé d'images et un mouchoir de toile blanche où elle avait brodé la majuscule de son nom. S'étant coiffée d'un chapeau de feutre gris aux bords relevés, elle vint dans la cuisine où la mère, ayant trempé la soupe, ajustait sur son front sa coiffe à barbes.

Devant le feu, le repas de midi cuisait doucement, braise dessus, braise dessous: un civet de lapin au vin rouge, relevé par des herbes de jardin.

Le grand-père, enfin levé, s'assit à la table; et le bonnet de coton enfoncé jusqu'à l'œil, la bouche rentrée et froncée mais le nez pointu, il mangea chaud, ne connaissant pas à son âge d'autre ennemi que le froid. Le petit Jean cirait sa culotte sur l'escabeau et son assiettée de soupe lui faisait les cornes. Aimée dut le prendre sur ses genoux et lui raconter des histoires où il y avait un petit bonhomme qu'une fée emportait au fond d'un étang parce qu'il ne voulait pas manger la bréjeude<sup>[A]</sup> qui rend les petiots forts et courageux. La mère, qui n'avait pas beaucoup de santé et le montrait par son visage jauni avant le temps et sa taille trop tôt courbée, considérait en souriant sa bonne fille qui portait un brave cœur de maman en cette saison de jeunesse où l'on pense surtout aux cotillons et aux frairies.

Quand Aimée eut fait accepter à Jean une pleine assiette de soupe, elle mangea, mais le bouillon s'était refroidi.

La mère marmonna:

—Ton père, depuis la pique du jour, a été voir ces barrières que le méchant temps a mis bas, dans les prés qui sont tout noyés. Je vais placer la soupière près du feu pour qu'il ne la trouve pas comme un glaçon. Il n'en finit jamais, le pauvre homme. Il ira à la messe de dix heures.

Le grand-père, ayant mouillé le fond de son assiette d'un peu de vin rouge, se sentit réconforté. Son œil brilla; il prit Jean sur ses genoux et le fit sauter à bourriquot. Le petiot en tirait la langue de plaisir. Le vieux, fatigué par ce cavalier d'un sou, gros comme quatre pommes, voulut le poser à terre, mais il ne le put avant d'avoir joué avec lui à la barbichette.

Je te tiens par la barbichette,  
Le premier qui rira  
Aura une tapette!

Nonot retenait si fort son rire qu'il en avait les yeux écarquillés, les joues grosses, puis il pouffait; et le vieil homme grognait en lui donnant une tape qui n'aurait pas écrasé une mouche.

—Ho! le mignard! Ho! la fine pintade! Tire-toi de là, ou bien je te coupe le petit bout de l'oreille!

Il alla s'asseoir sur le banc à sel; et tout repu, bien tranquille, il s'amusait à porter autour de la cocotte des braises qu'il saisissait, une à une, du bout des pincettes.

Tine et Vone, comme on les nommait pour parler court, tapaient du pied sur la terrasse. Aimée enleva le couvert et d'un coup de serviette nettoya la table. Tine secouait avec impatience sa petite natte qui lui battait le dos; elle allait montrer aux gens du bourg ses souliers bien cirés et son chapeau où bouffait un beau nœud rouge. Vone dit:

—Aimée, la cloche bombonne. C'est le premier coup.

La mère jeta sur ses épaules sa cape bordée de velours.

Aimée attela Pompon au charreton; et l'âne au poil roussi, qui balançait entre les brancards sa queue râpée comme une grosse vieille corde, la regardait d'un œil tranquille. La mère s'assit sur le banc, près des petits; Aimée monta à son tour et prit les rênes.

Pompon n'allait pas ventre à terre; il avait un trot sautillant et court. Quelquefois, on aurait dit qu'il voulait reconnaître la route. Alors il saluait de sa tête pesante, pointait ses longues oreilles, s'arrêtait, renflant quelque odeur de chardon succulent. Mais le bâton qui est muni d'un clou aiguisé le piquait. Il repartait en soufflant, rabattant le double cornet bourru de ses oreilles pour écouter les propos des bonnes gens qui chargeaient le charreton.

Rieux était à une petite lieue de la Genette. Le chemin fut bientôt fait. Aimée sauta lestement à terre, puis la mère et les petiots. Selon une vieille habitude elle attacha Pompon par la bride à un tilleul ratatiné de la place de l'église. Les cloches sonnaient dans le ciel. Les gens de campagne s'en venaient, par groupes; femmes sous la cape antique, lurons en habits de ville et filles joufflues, fouettées de plein air.

Nonot se carrait dans sa veste courte, les poings aux poches, le béret un peu sur l'oreille. Il avait vu la bonne femme qui offre, près de la porte de l'église, dans un panier plat, des gâteaux fondants et bien faits pour le plaisir de la langue. Il en avait de la salive sur ses petites babines.

Mais la mère, près de sa grande Aimée, vint au cimetière. Sur la tombe où reposaient ses défunts, elle fit couler de l'eau bénite. Et devant la vieille pierre en forme de cercueil, elle pria dans son cœur où veillaient les morts abatteurs de besogne et anciens gens de droiture.

Les cloches avaient fini de sonner dans le clocher couvert d'écailles de bois, que pluie et soleil avaient rendu couleur de rocher.

Le curé Verdier montait à l'autel. La mère entra la première dans l'église blanchie à la chaux comme une salle paysanne et dallée de grosses pierres

que le pas des fidèles, au long des siècles, avait polies. Une odeur de terre fraîche flottait que ne pouvaient effacer le rare encens et le parfum des deux chandelles de cire. Les champs pénétraient dans la nef aux lourds arceaux, par les souffles de leurs plantes et de leurs eaux vives.

La mère Villard porta sa chaise non loin du chœur, à la même place où sa mère qui n'était plus de ce monde, mais priait au ciel, à cette heure, s'agenouillait en faisant tourner le chapelet de buis. A côté d'Aimée, Nonot se tenait tranquille; et les petites levaient les yeux vers le vitrail qui éclairait l'autel et où les couleurs étaient joyeuses, comme une nichée d'oiseaux.

L'abbé Verdier dit l'Évangile du jour, de cette voix rude qui plaisait aux fidèles paysans. Puis il parla, car il ne prêchait pas. Des images familières, tirées de la vie des champs, se pressaient sur ses lèvres; il en jaillissait mille plantes de vertu. Il devisait un peu à bâtons rompus des anges et des saints; mais son cœur brûlait au milieu de ses paroles, pour la gloire de Dieu.

L'institutrice, humble et sans âge, entonna au clavier de l'harmonium les premiers couplets d'un cantique qui s'élève et touche le ciel.

Vone et Tine chantèrent, la bouche bien ronde et contentes de prier ainsi.

Le voici, l'Agneau si doux,  
Le vrai Pain des anges;  
Du ciel, il descend sur nous;  
Adorons-le tous!

Aimée chantait et s'allégeait. Le cantique ancien qui s'approche de Jésus, sur un rythme naïf et pur, dans une pauvreté merveilleuse, s'acheva. Aimée, les mains jointes, murmurait:

—Je ne suis rien, mon Dieu; mais vous êtes le Maître et je suis votre petite servante.

La messe dite, le peuple paysan se répandit sur la place; on se saluait avec bonhomie, et l'on s'interrogeait sur les choses de la maison et des champs.

Nonot s'était arrêté devant le panier plein de gâteaux en forme de lunes ou de tricornes. Il tirait un bout de langue et ses yeux brillaient. La mère le blâma de sa gourmandise; mais sa grande sœur acheta de ces friandises qu'elle distribua aux petits sans en garder pour elle. Pompon grattait la terre du pied et frottait ses longues oreilles sur le tronc du tilleul rabougri; il s'impatientait. Aimée détacha la bride; tous montèrent dans le charreton.

Il faisait beau, malgré le vent froid; on sentait l'approche de la gaie saison. Des deux côtés de la route, l'herbe nouvelle verdoyait; on pouvait apercevoir des miroirs d'eau, dans les lointains, ou le saut d'un ruisseau brusque et blanc entre des arbres qui avaient l'air de pèlerins arrêtés dans la prairie. Chemin faisant, la mère montrait de bonnes pièces de terre qui étaient, depuis toujours, réputées pour les récoltes qu'elles donnaient. On n'avait pas besoin de les fumer ni de se tuer le corps dessus. Ici, c'étaient des champs de blé en belle lumière; là, des prés superbes où l'eau était naturellement mesurée, sans trop de pentes, la couleur de l'herbe le révélant. Elle dit:

—Faut pas trop nous plaindre. La Genette n'est pas mauvaise. Et pourvu qu'on mange son pain!

Nonot demandait des terres où pousseraient des gâteaux comme on en vend à la porte de l'église.

—Tu n'es pas bête, toi, Nonot, repartit Vone dont l'âge était moins tendre.

—J'en ferais bien pousser, moi!

Aimée embrassa Nonot qui sautait sur le banc avec des mines fiérotés.

On arrivait à un carrefour. Il fallait prendre un chemin étroit et rocailleux, bordé de buissons d'où montaient des chênes tailladés par une avare cognée.

Tout à coup, la mère s'écria:

—Qu'est-ce que c'est?... Aimée, vois donc Brunette qui s'en vient à toutes pattes.

Déjà la chienne sautait près du charreton. Les oreilles basses, elle poussait des gémissements et de son museau dressé sortait un gros souffle étrange.

—M'est avis qu'elle pleure, dit la mère.

Elle tournait sur la route, levait ses yeux couleur de châtaigne fauve et ils étaient pleins de secrète angoisse.

Comme elle bondissait près du marchepied, Aimée la flatta de sa main, mais elle exhala une longue plainte et secoua sa fourrure noire, toute hérissée de peur.

La mère s'effraya:

—Ma pauvre Aimée, il y a quelque chose de point ordinaire ...

Aimée piqua l'âne qui allongea brusquement le trot. Elle ne pouvait parler; une crainte confuse la serrait à la gorge. Elle fit un grand effort pour dire:

—Ce n'est rien ... Ne te tracasse pas ...

Les petits enfants continuaient à rire et Nonot criait:

—Oh! belle Brunette, je voulais te garder un bout de gâteau!

Le charreton entra dans la cour. Aimée, en sautant à terre, dit à Vone:

—Allez-vous-en avec le grand-père au coin du feu.

Et elle attacha l'âne à un ormeau qui était planté près de la terrasse. Elle devinait que si quelque chose de grave s'était passé, ce ne pouvait être que dans l'étable, car Brunette se dressait, portant ses pattes sur son corsage, la fixant de ses yeux tristes, puis tournant la tête comme pour l'entraîner de ce côté.

Elle dit résolue:

—Mère, garde les enfants, je vais voir.

Elle prononça ces mots d'une telle voix que sa mère lui obéit.

Mais la chienne poussa cette fois un hurlement qui sortait de ses entrailles. Aimée vit que la porte de l'étable était ouverte.

La mère, dominant une épouvante et ne voyant pas venir son homme, descendit les marches de la terrasse. Elle appela, les mains crispées sur son caraco où le cœur sautait:

—Oh! Villard! Oh! Villard!

Elle ne reçut aucune réponse, mais Brunette saisit un pan de sa jupe dans sa gueule. Elle cria de nouveau:

—Oh! Villard!

Un grand silence roula sur elle.

Aimée était entrée dans l'étable; elle en sortit pâle, les yeux dilatés.

La mère vit bien qu'elle tremblait comme la feuille. Elle courut, passa le seuil plein de la chaleur des bêtes; et tout au fond, près de la dernière travée, elle aperçut son homme étendu sur la litière. Il était couché sur le côté et semblait dormir. Elle interrogea, penchée sur lui, d'une voix d'enfant.

—Villard, tu es malade ... On va t'aider, mon pauvre.

Mais avant qu'elle ne l'eût touché, elle connut que du sang avait coulé sur la paille. Elle s'approcha encore. Elle ne put crier; une boule d'angoisse

tournait dans son cou et ses jambes pliaient. Elle tira de toutes ses forces sur les vêtements de Villard: il changea lentement de place, aussi rigide qu'un madrier de bois. Alors, elle découvrit à la hauteur du cœur, un trou d'où le sang avait jailli, maintenant figé et noirâtre. Tout près, Calot balançait sa tête lourde. La mère regarda sa corne gauche; tout au bout, perlaient des gouttelettes rougeâtres.

—Ah! bête du diable! c'est toi qui l'as encorné! pleura-t-elle.

En hâte, elle sortit de l'étable pour aller chercher du secours. Elle appela Aimée et, ne la trouvant pas, elle comprit qu'elle était revenue à Rieux afin de ramener M. Rémy, le médecin.

Près du feu, dans la maison, le vieux Villard jouait avec Nonot. Il n'avait rien entendu, étant court d'oreilles; il s'étonnait que son garçon s'attardât si longtemps dans les champs.

Il dit à sa bru en faisant sauter le petiot sur un genou et sur l'autre, tandis que Vone et Tine s'amusaient dans la chambre:

—Ne te fais pas de méchant sang: le civet n'est pas brûlé ...

Elle regarda ce vieil homme aux paupières bridées et Nonot qui tirait la langue et battait des mains. Elle prit l'enfant par le bras, tout doucement, lui donna un morceau de sucre et l'enferma à clef avec ses sœurs dans la chambre.

Le grand-père s'étonna.

—Tu pouvais bien me le laisser; il ne me fatigue point.

Elle étouffa le cri dur qui montait droit du fond de son cœur, et les dents serrées, elle revint à l'étable.

Comme elle l'avait laissé, elle retrouva Villard dans la même attitude; elle lui prit les mains dans les siennes comme si elle pouvait les réchauffer et les déraidir. Il gardait les yeux mi-clos, d'où filtrait une lueur terne de vitre sans lumière. Elle s'agenouilla:

—Patience. Aimée est allée chercher de l'aide.

Elle essaya de soulever le corps, mais il était plus pesant qu'un bloc de pierre.

—Tu ne vas pas laisser ta femme, gémit-elle; qu'est-ce que je ferais?

Peu à peu, la certitude du malheur la clouait et la déchirait. Mais elle se débattait encore. Un feu lent lui desséchait la gorge. Longtemps, elle resta ainsi accablée.

Brunette poussait de temps à autre des abois qu'elle prolongeait sourdement en levant haut la tête.

Une voiture arriva dans la cour, et M. Rémy entra dans l'étable. Il dit avec force:

—Aimée, emmenez votre mère. On va porter secours à votre père.

D'un regard, il avait bien vu que tout était fini. Chemin faisant, Aimée avait propagé la nouvelle de l'accident. Des hommes et des femmes venaient. Courteux parut le premier, car il habitait non loin de là, à la Grangerie; c'était un paysan entre deux âges; il leva ses mains noueuses:

—M'est avis qu'il s'est fini.

M. Rémy lui imposa silence. Aimée ne cessait de prier, soutenue par son amie Clémentine Queyroix, fille du sabotier de Lascaud. Le curé n'allait pas tarder à venir, mais il célébrait la grand'messe.

On entendit la grosse voix de M. Rémy.

—Il faut apprêter le lit!

Quatre hommes soulevèrent la dépouille. Le corps fut étendu sur le lit. Le vieux Villard pleurait:

—Il s'est blessé, le pauvre ...

M. Rémy dit à la mère:

—Il ne reste qu'à prier Dieu.

A ce coup, elle ne cria pas, mais ouvrant le tiroir de la commode, elle prit le gros cierge de la Chandeleur et l'alluma au feu. Et elle en signa la poitrine de son homme comme on fait du pain de froment avant de l'entamer.

Aimée ferma les volets; le pleur de feu qui s'étirait sur la cire fit tressaillir les murailles comme si la maison souffrait elle aussi.

Cela fait, la mère se mit à crier par à-coups ainsi qu'une flamme qui monte, descend et remonte encore.

—Ce n'est pas juste ... Ce malheur est tombé quand nous étions à la messe.

Aimée implora:

—Ne dis pas cela, mère, je t'en prie.

Le vieux Villard s'approcha du corps de son fils; et des larmes roulaient dans sa barbe. Il tremblait et ne pouvait parler, tout étourdi.

La mère se tut un moment; puis de nouveau, elle gémit:

—Est-il donc bien mort, monsieur! Ce matin, il s'est levé, si brave, si courageux à la besogne! Rien ne lui faisait peur, pas plus le froid que le soleil. Il était aussi sain que du bon grain de bon froment.

Et comme si elle pouvait le faire lever de son lit, l'arracher à la mort, elle l'appela d'un grand cri où se partageait son cœur. Elle tomba et se frappa le front contre le chevet. Il ne sortit plus de sa gorge qu'un halètement profond.

Aimée à genoux près de Clémentine Queyroix dit l'oraison qui traverse le ciel.

Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur!  
Seigneur, exaucez mon appel!

Ayant achevé sa prière où s'amassaient des sanglots, un silence tomba; et l'on n'entendit plus que les trois petits enfants qui pleuraient derrière la porte.

## II

On porta Villard dans le village des morts qui sommeille, gardé par sa croix mérovingienne, près du clocher dont l'ombre tourne au soleil.

Huit hommes, des laboureurs, bons piocheurs et faucheurs, le conduisirent à son dernier lit de repos; la cloche poussa sa voix, comme on l'y couchait, jusqu'aux champs où il avait travaillé.

Il y eut à la Genette un repas où l'éloge du défunt fut prononcé sur un ton grave et familier, selon la coutume, à la même table de cerisier où, tant de fois, il s'était accoudé, le soir, sous le poids d'une bonne fatigue.

On avait toujours connu Villard, franc et gai, avec une tête aux yeux qui regardaient en face, des épaules carrées et des bras forts, «levant bien l'été», ce qui est à dire la récolte, sans apparence d'effort. Il était aussi de bon service et de langage plaisant. S'il ne vivait pas souvent à la maison où il se trouvait à l'aise avec sa femme, son vieux, ses petits, c'est que le travail le piquait sans cesse.

Les larmes ne sont pas perdues sur la mort des hommes de ce bois-là. Hélas! on peut pleurer! On ne les rencontrera plus par les chemins et les champs de ces pays d'en bas.

La mère s'était enfermée dans la chambre. Elle avait dit:

—C'est comme si je saigne en dedans. Si je parle, je vais crier et je n'en peux plus. Faut me tenir couchée.

Sur le lit, elle gardait les yeux clos, dans le demi-jour des volets fermés.

Aimée avait servi les agapes de la mort; elle se tenait debout, par miracle; de la cendre s'était mêlée au teint de rose et de lait de sa mignonne figure. Mais elle voulait assurer l'honneur et l'ordre de la maison. A toutes choses, elle avait veillé. Tine, Vone et Nonot étaient habillés, par ses soins, de cheviote noire.

Suivie de son grand-père et de Brunette qui, dans son museau couleur de suie, levait des yeux beaux comme deux gouttes de feu doux, elle avait attaché un morceau d'étoffe sombre aux chapeaux de paille des ruches en prononçant tout bas les paroles coutumières:

Abeilles, votre maître est mort,  
Je vous porte le deuil ...

Parents et amis s'en allèrent; et il semblait que l'horloge en plein jour  
battît plus fort qu'au plus profond de la nuit.

### III

La claire saison approchait. Les haies blanchissaient et verdoyaient. La terre appelait au travail les solides garçons et les bonnes filles par son blé qui s'étendait en brumes vertes et ses prairies plus épaisses. Sur la ligne de l'horizon se suspendait et jouait la jeune espérance.

Mais, à la Genette, la mère se sentait le cœur vide, le corps sans forces. Elle était de pauvre santé, et si elle avait travaillé souvent plus qu'elle ne pouvait, c'est que le courage de son homme la portait.

La fête des Rameaux arriva. Dans les champs, le buis bénit fut piqué pour garder la future moisson.

Partout, il y avait grande hâte; on faisait les derniers labourages, et des pluies obstinées avaient retardé la plantation des pommes de terre.

Au domaine, depuis la mort de Villard, le courant profond et régulier du travail était contrarié. Aimée nourrissait les bêtes, les conduisait au champ, préparait le repas, pétrissait le pain, surveillait les petits; et elle n'avait jamais fini de mettre tout en ordre dans le logis, sa mère se tenant au coin du feu, les mains croisées sur les genoux, immobile, gémissante, près du vieux Villard assoupi et morne. Mais elle pensait avec un cuisant chagrin que le Vergnaud, la Fond-Belle, le Cros-du-Loup n'étaient pas labourés.

Ce matin-là, le boucher de Rieux vint à la Genette. La mère avait décidé que Calot serait abattu. On le fit sortir dans la cour, et, le prix fait, il fut emmené au bourg; un valet lui tenait la queue et tapait fort dessus avec un gourdin, tandis que le boucher le maîtrisait à la tête, en l'entraînant au moyen d'une grosse corde.

La mère le vit partir du haut de la terrasse et elle l'appela: bête du diable, qu'il aurait fallu cuire à petit feu. Puis elle revint se rencogner dans l'âtre. Si Aimée lui demandait ce qu'il fallait faire, elle répondait:

—Ma pauvre, fais ce que tu voudras. Je ne suis bonne à rien.

Pourtant, Aimée gardait sa vaillance intacte. Elle comprenait que tout irait à la ruine et à la mort, si elle s'abandonnait à la douleur. Il lui suffisait de caresser la tête des petits pour qu'elle fût aussitôt plus ardente au travail et que disparût la fatigue.

Comme elle venait de peigner Vone et Tine, Nonot demanda:

—Mémée, dis, où qu’il est papa? Est-ce qu’il dort toujours? Quand c’est-il qu’il ne sera plus malade?

Aimée baissait les paupières pour ne pas pleurer. Il leva vers sa grande sœur ses yeux frais et il devina qu’elle cachait beaucoup de peine. Alors il arrêta pour toujours ses questions et sa petite figure devint sérieuse. Vone et Tine ne retenaient pas leurs larmes; Aimée les essuya avec un mouchoir bien blanc. Et tous les trois, ils s’en allèrent à l’école, sans rire selon leur habitude.

Comme elle les regardait s’éloigner, elle aperçut le père Courteux qui venait d’un pas pesant.

Brunette bondit, aboya et ses crocs brillaient dans sa gueule noire. Aimée l’apaisa.

—Petite, ta chienne n’est point plaisante, dit Courteux. Elle me connaît bien pourtant. Alors, comme ça, vous avez vendu Calot, sans me le dire. Moi, je l’aurais bien pris, quoique ce soit un animal pas commode. A un ami de ton pauvre père, à un voisin, valait mieux le vendre qu’à ces bouchers qui sont riches comme le diable. Je t’en veux.

Devant la première marche de l’escalier de la terrasse, il bredouillait ses paroles qu’il coupait de soufflements, car il était un peu poussif, à cinquante ans passés.

Aimée haussa les épaules et dit:

—On ne savait pas, Courteux.

Il monta les marches et vint dans la cuisine.

—Bonjour, vieille, tu te tapes dans la cheminée, ma pauvre. Tu as plus goût à rien. Je comprends ça.

Il prit lui-même une chaise sans prêter attention à Aimée qui faisait le ménage du matin. La mère repartit à bien faible voix:

—Comment veux-tu que je me guérisse de ce coup? C’est comme si j’avais les reins cassés.

Il fit tourner la chaise où il était assis, face au feu de châtaignier qui brûlait en claquant sec. Il était petit, un peu bossu, tout noueux et relevait une tête maigre aux yeux clignotants, une face rasée, creusée, mais rembourrée par des pattes de lapin et soutenue par un cou desséché, fendillé comme une vieille brique. Il avait posé sur ses genoux ses mains en pinces

dont la peau, çà et là, semblait rôtie; il ne pouvait plus les ouvrir tout à fait, tant elles avaient serré de manches de pioche et de charrue.

La mère Villard ne le trouvait guère plaisant, cet homme plus dur et sec qu'une bille de buis. Mais elle l'avait toujours un peu ménagé en qualité de voisin. Et il était riche sans que nul osât le lui dire, car il aurait sursauté de colère.

Il parla, ayant fait glisser sur la nuque son chapeau rond dont le feutre était plus gras et crasseux qu'un harnais de bourrique.

—Ma pauvre, tu me fais du chagrin. J'aime point voir souffrir le monde, et toi, je te connais depuis l'enfance. Et Pierre Villard, c'était un crâne garçon. On était voisin. La Grangerie et la Genette, ça se touche; ça n'est séparé que par des petites bornes de rien du tout. Nos terres se touchent, nous autres de même, à cause de la plaisante amitié. On se rendait des services comme ça se doit. A cette heure, je l'entendrai plus pousser sa chanson en menant la charrue. Ça me fait deuil.

—Merci, Courteux, dit la mère en tisonnant, c'est vrai que c'est bien de la peine. J'ai plus de goût, moi.

Aimée essuyait le vaisselier, préparait les légumes pour le repas du matin, ce qui ne l'empêchait pas de considérer du coin de l'œil le père Courteux dont la figure devenait toute rouge, peut-être à cause du feu vif.

Ce vieil homme actif et d'apparence lente, elle l'avait toujours connu aussi sec, mais plus taciturne qu'aujourd'hui. Pour qu'il parlât si dru, il fallait une raison et quelque anguille sous roche; mais sa mère accablée et lasse ne s'apercevait point d'un tel changement; elle attendait qu'un bout d'oreille parût. Elle dit bien doucement:

—Vous parlez bien, père Courteux. Ce n'est pas votre mode.

—Ma petite Aimée, il y a des jours assez rares où il faut sortir sa langue. Et c'est arrivé, à cette heure. Je parie que tu pensais point que je vous aimais comme ça, parce que je disais rien. Mais ce maudit accident, ça m'a retourné. Ta mère n'a que toi.

—Si elle n'a que moi, elle m'a bien.

—Oui, oui; mais il y a aussi les trois petits et quatre terres qui sont point labourées. C'est pas toi qui feras ça, je pense, pauvre chère mignarde. Les babioles du ménage, c'est ton affaire, mais la terre, on la cultive pas avec un joli balai.

Aimée ne répondit pas à ces paroles qu'il poussait à petits coups, avec une singulière prudence. Elle était curieuse de savoir ce que cachait Courteux et ce qu'il allait montrer enfin. L'amitié que découvrait brusquement le bonhomme, il n'en avait jamais laissé paraître autant, du vivant de Pierre Villard. Et sa mère, si elle ne la mettait en garde, était prête, affaiblie et triste, à tout prendre pour de l'argent comptant.

Courteux maintenant tournait autour du pot. Il espérait sans doute que la mère lui proposerait ce qu'il désirait avec tant de force cachée. Mais les yeux ternes de la femme, où ne bougeait même pas le reflet du feu, étaient remplis d'une désespérance immobile. Alors, il dut se livrer. Il se chargeait de conduire, comme il fallait, le petit domaine. Il avait sous la main les domestiques nécessaires. Il éleva un peu la voix et l'on ne savait s'il souriait ou s'il faisait la grimace:

—Ma pauvre, je le vois, tu es plus bonne pour te poser sur une chaise que pour travailler. Une idée me vient. Si tu voulais, tu pourrais me vendre la Genette; je t'en baillerais un bon prix et tu serais bien débarrassée. Je peux ce que tu peux point. Ça m'irait à moi parce que ça touche ma terre. Et tu sais, la terre ne vaut que si elle est faite. On trouve plus personne pour la soigner. Elle est trop basse.

La mère l'écouta sans sursauts; elle ne mesurait que son immense faiblesse. Elle dit:

—On verra ça plus tard, Courteux. Mon beau-père est au champ, à cette heure. On en causera.

Elle craignait de mécontenter un voisin riche et bien établi. Elle pensait aussi qu'elle avait peu d'argent vaillant, car Villard, plus de dix années, en travaillant à plein collier, avait tout juste payé des champs dont le bien s'était arrondi. Il n'était plus là pour la conseiller; c'était comme si on lui avait ôté le cœur de la poitrine, la pensée de la tête, elle qui n'agissait que par lui.

—Faudra vite me donner une réponse, car j'ai des mignons jaunets à cette heure et je veux les poser sur de la terre. On est venu me causer d'un bien pas loin de là; si je l'achète, après j'aurai mon saoul.

Il souffla. Il en avait assez dit, étant de ceux qui trouvent qu'on parle toujours trop et que le silence vaut le louis d'or.

—Allons, je m'en retourne à la Grangerie. Y a de la besogne par ces temps. Je vois, ma pauvre, que tu n'écoutes point beaucoup. A ta place, je

serais tout comme toi. Pour un coup, c'est un coup.

Il se leva comme à regret:

—Pense à tout ce que je t'ai dit; mais j'ai quelque chose contre toi. Si tu m'avais prévenu que tu vendais le Calot, je l'aurais acheté. Ça m'aurait fait plaisir de le tuer de ma main.

—On n'a pas pensé, Courteux; autrement, tu aurais eu la préférence. Mais parlons plus de ça.

—Ah! la jolie demoiselle que tu as, fit-il en regardant Aimée qui haussa les épaules. Ça pousse comme de la pervenche.

Et il descendit les marches de la terrasse d'un pas balancé, étonnamment rythmé ainsi qu'une étrange machine à remuer la terre.

## IV

Courteux revint par le chemin le plus long à la Grangerie. Que la belle saison parût se dénouer comme une écharpe du ciel, il ne s'en souciait. Son regard suivait la ligne des prés et des terres de la Genette qui touchait son domaine. Il supputait leur valeur; à la couleur du guéret ou de l'herbe, il savait si l'eau était abondante ou rare. Le paysage n'était pour lui qu'additions et soustractions qu'il opérait dans sa tête dure avec lenteur et sûreté.

Il s'était assez vite enrichi en régissant des fragments de biens que les possédants ne pouvaient cultiver eux-mêmes; pauvres lopins de femmes veuves, âgées ou délaissées qu'il faisait valoir en retenant sous ses pattes de loup le meilleur et le plus sûr de la récolte, tout en gémissant sans cesse qu'il y perdait son argent, sa santé et sa peine. Il arrivait qu'il achetât pour un peu de pain ces morceaux de champs dont il dégoûtait peu à peu les propriétaires, à force de s'en plaindre et de les décrier sur un ton papelard. On était à sa merci quand on n'était pas riche; il le savait. La main-d'œuvre se faisait rare et chère; et il était un bourreau de travail toujours brûlé secrètement par la passion d'acquérir de nouveaux bouts de terre dont il formait une belle boule, un domaine de premier ordre, trié avec soin.

Il allait à travers champs, suivant des lacets de chèvres et se mêlant à ce bien qu'il convoitait. Il était franc et fertile, ce petit domaine, sans marécages ou vallonnements qui font croupir l'eau dans les fonds. Il avait été travaillé gaillardement et finement comme un jardin. Jamais Villard n'avait épargné le fumier; aussi la terre était-elle en pleine force.

Courteux s'arrêta au bord d'un champ qui se nommait «le Fondbaud». Il était labouré à moitié; la mort brusque avait interrompu une bonne besogne, car le sol était puissamment soulevé. Courteux se pencha, prit une motte dans ses doigts recroquevillés, l'approcha de ses yeux et de son nez, la renifla, puis l'écrasa. Il en avait chaud; il murmura:

—C'est du vrai or, cette terre.

Il la désirait avec une sorte d'amour qui couvait en lui comme un tison. Ce bien de la Genette arrondirait d'un coup la Grangerie, sans qu'il fût besoin de tailler et de coudre ensemble des morceaux point méprisables mais difficiles à acquérir.

Quand il entra dans son domaine, ses yeux fixèrent la borne, pierre plate et grise, lisse comme un gros palet que le soc avait éraflé. Il tapa dessus avec son bâton. Quel jour, lorsqu'il l'arracherait!

Le soleil, après avoir tourné dans les nuages, les déchira et le ciel devint tout bleu, pur comme une eau tranquille. Pâques approchait, et de son œuf enchanté sortait le printemps; l'air était plus tiède. Les chênes qui gardent ce pays abandonnaient au moindre vent leurs feuilles que n'avaient pu arracher les tempêtes d'automne et la force des souffles d'ouest. On voyait briller la pointe des bourgeons. Et Courteux se disait: «Voilà un brave temps pour la pomme de terre.»

Il pénétra dans la cour de la Grangerie. Son chien Trompette vint le fêter, il l'écarta d'un coup de pied. La maison où il vivait, était construite au ras du sol, sans caves; et le lit, la maie, les meubles boiteux, la table reposaient sur la terre battue. Courteux aurait pu faire carreler l'unique salle enfumée, mais elle lui plaisait comme une tanière bien faite pour lui.

A cette heure avancée, le feu était éteint dans la cheminée. Il ne faisait pas froid et ne mangeait-on pas toujours assez!

Courteux était plus content que s'il avait été couvert de drap fin et l'estomac plein de ces choses coûteuses que les gens de ville, si badins, trouvent excellentes. Les œufs étaient vendus au marché de Rieux, ainsi que le lait. Du pain dur, une noix de lard, une poignée de châtaignes à la saison, c'était plus qu'il en fallait pour tenir le corps au rôle de serviteur.

La femme allait souvent au marché. Courteux la voyait par la pensée; elle était assise sur un rebord de pierre, le panier sur ses hauts genoux, les mains prudentes le protégeant et l'œil mi-clos d'où sortait parfois le regard ainsi qu'une aragne qui veille. Une fière femme longue, rusée et sèche comme une rame à pois grimpants, bien faite pour tout retenir; toujours travailleuse, avare, silencieuse, les lèvres serrées et les doigts agiles pour accomplir les travaux incessants de la vie. C'était la compagne qu'il fallait à un homme sérieux. Elle avait rassemblé des piles de sous et de pièces d'argent, faisant à pied le long chemin de Rieux, dès la pique du jour, ne buvant jamais chopine et ne noircissant pas son nez courbe de cette poudre de tabac que les sots achètent. Elle n'était pas de celles qui, se sentant quelque monnaie en poche, la jettent à la hâte comme si c'étaient des crapauds. Elle avait eu un enfant, un garçon, qui était mort alors qu'il faisait ses quatre ans. On lui avait trop mesuré le lait, disait-on.

Les Courteux déjà avancés en âge se résignaient à ne point faire souche. Parfois, un regret assez cuisant piquait l'homme, quand il voyait des domaines où les enfants travaillaient comme de petits bœufs, sans que l'on eût à les payer. Il avait dû louer un vieux valet, une sorte d'idiot, robuste et docile; il n'était pas besoin de savoir lire dans le journal pour labourer, faucher, donner à manger aux bêtes. De saison en saison, il embauchait de jeunes garçons qui avaient encore un peu de modestie et ne demandaient pas des salaires à faire se dresser les cheveux. Quant à lui, il besognait à plein corps, toujours content et se trouvant assez nourri et payé. On disait de lui qu'il ne se ferait pas couper le cou pour vingt mille écus.

Le soleil était haut maintenant; à l'entour, la prairie s'étendait comme une paisible lumière verte; le guéret avivait ses bures; et l'on voyait dans des fonds les éclairs froids de l'eau vive.

Courteux appela sa femme:

—Ho! Nanée! Ho! Nanée!

Une réponse vint à lui, un cri aigrelet qui sortait de la terre des Beaux que Piarrou avait préparée, profitant du bon temps sec.

Nanée, le panier de bois en main, plantait les pommes de terre après les avoir coupées. Courteux pressa le pas pour aider et donner son coup d'œil.

Piarrou le vit venir, mais continua de pousser la charrue pour recouvrir la semence. Il allait, pesant, les membres tassés, le cou rentré dans les épaules, sa grosse tête morne un peu penchée et montrant une résignation sans bornes, dans le cercle de la vieille habitude.

Jean Charier, du village des Barres, petit valet rousseau de quatorze ans à peine, agile comme une sauterelle, obéissait à Nanée.

Courteux cligna de l'œil pour mesurer la besogne. Ses courtes jambes écartées, ses sabots de vergne enfoncés dans des mottes grasses, il leva la main contre le soleil afin de mieux voir. Et tout à coup, il se mit à crier d'une voix enrouée:

—Ha! mauvais Piarrou! Il fallait labourer de biais, du côté du pommier! Sais-tu point qu'il y a trop d'eau à cette place? La pomme de terre y pourrira; dix sacs de perdus. Misère, nous périrons de faim cette année.

Piarrou voulut répondre, mais il bredouilla des paroles qui vinrent au bord de sa grosse moustache et retombèrent aussitôt dans son gosier. Il arrondit les épaules et tourna le soc en piquant les bœufs.

Mais Courteux hurla:

—Tout ça, c'est mal fait! On voit bien que j'étais point là.

Et d'une main sèche, il alla trier les pommes de terre dans les paniers de bois. Il eut un geste de grande pitié en disant à sa femme:

—En voilà quatre qui n'ont point d'œil! tu n'as pas honte!

Jean Charier se tenait à l'écart et redoublait de soins.

Courteux s'apaisait; il avait le sang rafraîchi de s'être mis en colère. Ainsi, il éprouvait sa puissance. Accroupi près d'un sac de semence, il murmura à l'oreille de sa femme:

—M'est avis que nous aurons la Genette. A cette heure, tout va s'en aller à hue et à dia ... Y seront forcés de vendre.

Elle montra une indifférence qui le fit enrager; elle ne lui cacha pas que, pour sa part, elle avait plus de terre qu'elle n'en pouvait travailler.

—Je suis le maître ou non, grogna-t-il; innocente, on l'aura pour un morceau de pain. Laisse-toi mener. Le temps est bon pour nous; faut en profiter.

Comme d'habitude, elle se rendit à ses raisons. Le point de feu qui brillait sous les paupières clignotantes de son homme l'alluma, à son tour, du vieux désir de posséder de beaux arpents au soleil.

Il était clair, à cette heure, le soleil; il chauffait doucement les sillons, répandant sur la campagne et dans l'air sa grande promesse dorée qui ferait se lever de son grabat un paysan à l'agonie.

## V

La semaine blanche de Pâques était passée. A la Genette, la mère Villard ne retrouvait aucun courage. Elle mangeait peu, somnolait le jour et veillait la nuit où la peine s'aiguise mieux dans le silence. L'offre que Courteux avait faite, elle ne l'oubliait pas. A quoi serviraient désormais champs et terres, sans bras pour les travailler? Avec l'argent qu'elle tirerait de la vente, elle mènerait jusqu'à l'âge d'homme le petit Jeannot. L'important était de manger du pain, en attendant l'éclaircie. Aimée pourrait apprendre le métier de couturière.

Maints projets tournaient dans sa tête; puis elle retombait vite à ses doutes et à sa douleur. Pourtant elle s'étonnait quand elle voyait, chaque jour, Aimée qui allait et venait dans la maison, l'animait, veillait à toutes choses, préparait les repas, chauffait même le four, et amusait les petits à leur retour de classe, toujours levée avant l'aube et couchée à la nuit bien close. Une grande émotion lui venait de cette enfant robuste d'âme et de corps.

—Je peux guère t'aider, ma Aimée! Comment peux-tu faire?

Mais elle répondait si paisiblement avec une force tellement sûre que la mère souriait. C'était donc une fée que cette petite qui repoussait le malheur et le fixait d'un regard si clair?

Le vieux Villard, que les rhumatismes tourmentaient, avait quitté le coin du feu pour plaire à sa petite-fille. Il menait les bêtes au champ et leur donnait le fourrage. Il travaillait en gémissant; il n'y avait plus d'huile dans son vieux corps, disait-il, et il était rouillé à tous les joints; mais quand Aimée le remerciait en le baisant sur sa barbiche, il en était réchauffé.

Elle avait appris à Vone et Tine à s'occuper en revenant de classe. Vone savait maintenant tenir un balai de genêt fait à sa mesure et Tine essuyait comme il fallait les assiettes, sans les casser. Nonot rassemblait pour le feu des brins de fagots qu'il mettait en tas. Aimée était heureuse en voyant ces petiots s'appliquer en tirant un bout de langue en cerise; mais ils n'osaient plus jouer à la barbichette avec le grand-père.

Quand Aimée était trop lasse et s'asseyait un moment près de la longue table de cerisier, Brunette venait lui faire fête; un pacte d'amitié les unissait. Elle l'avait vue des journées entières, chercher le défunt, le nez flairant le

plancher, les meubles, avec un souffle pressé. Longtemps, elle mena ce manège, le poil hérissé, la queue basse, pleine d'une humble fidélité. Et ne découvrant pas le maître dans la maison, le cellier, la grange ou l'étable, elle sortait, courait longtemps les sentiers, humait l'air et revenait, lasse et triste, auprès d'Aimée en levant vers elle des prunelles dorées, qui l'interrogeaient ardemment. Aimée pleurait quelque temps en silence, essuyant ses yeux de peur qu'on ne la vît montrer sa douleur. Et sur ses genoux, Brunette appuyait son museau comme pour dire:

—Je pleure avec toi.

## VI

Il fut décidé que l'on pourrait se passer de Pompon et de la petite charrette. Le vieux Villard accompagné d'Aimée les vendit à un jardinier de Rieux, un jour de foire. Il y eut, pour conclure cette affaire, maints serments et maintes indignations. Aimée, avant de le laisser partir, donna à Pompon un biscuit qui fut englouti et elle caressa son bon museau.

Comme ils allaient revenir à la Genette, ils rencontrèrent Jeannette Lavergne qui les pria à manger dans sa maison, midi étant proche. Elle exerçait le métier de couturière et vivait dans une demeure propre, bien crépie à la chaux. Elle ouvrit à ses invités une porte vitrée que coloraient des rideaux rouges. Et parlant d'une langue vive, elle se mit à gémir doucement en avançant des chaises autour d'une cuisinière très fourbie où ronflait un triste feu. Le vieux Villard tendait ses mains pour les réchauffer, car il faisait froid.

—Ça vaut pas la cheminée, dit-il. Le feu s'ennuie là-dedans, m'est avis, et ceux qui sont autour.

Jeannette Lavergne pouffa de rire et lui expliqua ce que c'était que le progrès. On ne chauffait pas l'appareil au bois, mais au charbon. Quelle économie!

—Je le sens bien, maintenant, fit le vieux en reniflant.

Sur une petite cheminée toujours froide, il y avait une pendule en faux bronze, gardée par deux vases en biscuit où étaient piquées des fleurs en étoffe.

Jeannette Lavergne, bien qu'elle eût passé la cinquantaine, s'habillait à la mode; c'était une dame. Elle se coiffait d'un haut chignon artistement étagé, et son visage rosé de blonde, fendillé par l'âge, brillait bien lavé et fleurant le savon des princes du Congo. Elle aimait à plaindre un moment son prochain avec un grand air de sincérité, mais elle parlait sans se lasser de ses propres malheurs. Son mari défunt, un homme fidèle, travailleur, délicat, avait été emporté par une congestion, tandis qu'il venait d'achever, étant menuisier, une armoire magnifique.

En mettant le couvert, elle dit du bout des lèvres:

—Ma pauvre Aimée, vous n'avez guère de chance, vous aussi. Je t'ai connue, bien petite, ma chère mignonne. Tu as été longtemps chez l'institutrice et tu sais des choses qu'on ne connaît pas à la campagne. Comment vas-tu faire pour t'occuper de ce bien; ta mère, la pauvre, est si peu forte. Tu te briseras le corps et tu n'auras quasiment pas de jeunesse. Ce qu'il te faudrait, c'est un métier comme le mien, propre et gentil, un métier de dame.

Aimée répondit avec un grand calme qu'elle ne quitterait pas la Genette où, depuis toujours, sa famille avait travaillé. Le vieux approuva sa petite-fille. Jeannette Lavergne repartit:

—Oui, chacun ses goûts.

Mais elle était vexée qu'on n'eût pas vanté le métier où elle excellait. Elle chassa ce nuage et dit:

—Sais-tu que mon beau Jacques est au pays? Tu t'en souviens, peut-être; il était à l'école communale avec toi; mais tu étais bien plus jeune ... Il y a longtemps que tu ne l'as point vu; tu ne le reconnaîtrais plus. Il est chez un avoué de Limoges. C'est un vrai gentilhomme! Mais il tarde bien à rentrer. Mon lapereau au vin sera trop confit. Tout le monde lui court après ... Je parle de mon fils, car le lapin ne courra plus à cause qu'il est cuit tout à fait.

Le vieux Villard s'ennuyait près de la cuisinière qui ronronnait; et tout bas il pestait contre cette bavarde qui les avait retenus comme ils revenaient à la Genette. Mais ils étaient un peu cousins de cousins, et il avait le respect de la parenté, même la plus éloignée.

Jeannette Lavergne s'empressa autour de la table et se plaignit d'être tombée dans sa cave et d'en souffrir encore.

—Elle n'est pas tombée sur sa langue, se dit le vieux.

Cette pensée le fit sourire. Triant une salade, Jeannette raconta l'histoire d'un héritage manqué. Aujourd'hui elle serait riche à ne savoir qu'en faire. Aimée lui prêtait une attention un peu feinte qui attisait ses paroles, et il n'en était pas besoin.

Jacques Lavergne entra; il tenait à la main une badine élégante.

Il s'arrêta sur le seuil, un peu hésitant quand il aperçut Aimée. Vite, il voulut être distingué par cette belle fille paysanne dont l'air de santé l'émerveillait secrètement. Il ôta galamment son chapeau et courbant sa haute taille, il dit, la lèvre fine et la moustache taillée:

—Mais c'est une ancienne petite camarade d'école ... Qu'elle est devenue jolie! ajouta-t-il en se tournant vers sa mère.

—Je vous reconnais maintenant, Jacques, dit Aimée. Vous avez pourtant bien changé!

—A son avantage! s'écria Jeannette Lavergne.

Il prit un air de grande modestie.

—Je ne sais pas si c'est vrai pour moi, mais pour mademoiselle Aimée, il n'en faut pas douter.

Il s'aperçut enfin de la présence du vieux Villard et il lui dit des paroles qu'il faisait rustiques à dessein, sur un ton qui signifiait que telle n'était pas son habitude.

Villard répondit en patois limousin, par secrète malice. Jacques voulait montrer qu'il avait oublié ce langage qu'il jugeait naïf. Le contraste amusait Aimée et elle en riait sous cape.

A peine Villard eut-il bu le café qu'il se leva, sa bru n'avait pas été prévenue, et les jambes lui démangeaient de revenir à la Genette.

Comme il ne manifestait aucune curiosité, Jeannette Lavergne lui dit en patois:

—Vous ne m'avez pas demandé pourquoi mon Jacques est ici? C'est rapport à sa santé. Il a tant remué de papiers que ça l'a tout pâli et le médecin lui a donné un congé de trois mois.

—Eh bien, ça va comme vous voulez alors, repartit Villard en prenant son bâton, pour fuir cette femme qui gémissait en souriant.

Jacques Lavergne disait à Aimée qu'il serait heureux d'aller la voir à la Genette. Elle répondait à peine, troublée sous les yeux de ce garçon où elle découvrait une étrange ardeur. Mais dès qu'elle eut passé le seuil de la maison, une grande hâte la pressa vers les petits qui l'attendaient et le courant de l'humble vie qu'il fallait bien maîtriser.

## VII

Un jour de fin avril, comme le vieux Villard, tout encapuchonné, car le vent était encore froid, gardait les bêtes dans le pré des Beaux, Aimée vint lui tenir compagnie. Elle avait besoin d'un appui et de fortifier la résolution qu'elle avait prise.

—Grand-père, tu n'étais pas là quand Courteux est venu proposer d'acheter la Genette. Je ne puis penser à ça sans que j'en aie le cœur serré.

Le vieux regarda les vaches qui paissaient tranquillement et Brunette qui se tenait assise sur un talus verdoyant. Puis son œil gris piqua sa pointe, sous le sourcil blanchissant, vers les champs que l'on ne voyait pas, cachés par des haies touffues.

—Petite, on aura de la peine pour la garder cette terre que mon garçon avait si bravement travaillée. Je suis, à cette heure, un pauvre vieux, mais je t'aiderai. Ce qu'on pourra pas faire, on le laissera. Le bon temps revient après le méchant temps.

Alors elle pleura d'espoir, le remerciant de penser comme elle. L'embrassant, elle appuya son cœur sur ce vieil homme et une douceur sécha ses larmes.

—Vois-tu, grand-père, ce qu'il nous faut, c'est un bon laboureur. Ça me fait de la peine de voir que d'autres ont planté les pommes de terre et que nous n'avons pas encore labouré.

—Je ne le peux, moi, à mon âge; je suis comme un vieux pommier à moitié sec. Mais j'ai une idée qui te plaira. Reviens vite à la maison aider ta mère qui n'a plus goût à rien.

Elle s'en alla, ardente et paisible; une grande force la poussait dont elle s'étonnait soi-même.

Le vieux resta au champ le temps qu'il fallait pour que les bêtes eussent leur saoul. La première herbe est bien tendre et rafraîchissante. Un mois, on peut la faire brouter; après, on la laisse pousser pour la faux.

Le jour était calme; le vent assoupi écoutait l'eau courante. L'épine, dans les buissons, était en fleurs. Et les oiseaux qui ont un langage que l'homme des champs sait traduire, chantaient partout. Villard s'était assis sur une souche de noyer mort, et il se tenait immobile dans la grande paix

printanière qui couvrait le pays. Enfin il appela Brunette qui, par bonds et par voltes, rassembla les vaches et les poussa vers la Genette; il les suivit, appuyé sur son bâton, et pensant dans sa vieille tête à ce que lui avait dit Aimée.

Il était si âgé qu'il restait des heures et des journées sans se soucier des choses qui avaient occupé sans cesse sa vie de paysan courageux au travail. Mais que sa petite-fille eût parlé, c'était assez pour qu'il se mît en quête, l'esprit soudain amorcé.

Quand il eut attaché les vaches dans l'étable où il releva la litière en grognant de ne pouvoir à quatre-vingts ans se reposer, il prit le chemin qui mène au village de la Maillerie.

Les jours s'étaient allongés, à deux heures de relevée, le soleil quittait à peine le milieu du ciel. La terre se chauffait à cette première ardeur de la saison. Sur les pentes s'ouvrait le drap d'or du colza fleuri; et la prairie, le guéret, le jeune blé mêlaient à l'horizon ces belles couleurs du monde que reflète le cœur de l'homme paisible. Dans les ruisseaux s'éparpillaient des escarboucles que remuaient les fées de ce pays qui retrouve une fraîche nouveauté quand le sol, en ces mois du printemps, devient aussi riant qu'un clair matin dans le ciel.

Villard, malgré la tiédeur et les rayons de la journée, se sentait lourd et traînait la jambe; mais des coups égaux de son bâton, il se poussait en avant. Il allait, plein de l'espérance et de la bonne volonté que lui avait soufflées sa petite-fille.

Il franchit au pont de Chanaud la Gartempe qui verdoyait comme les prés qui venaient s'y baigner. Et prenant un raidillon, il se dirigea vers la Maillerie, village d'une douzaine de feux qui est niché non loin de la rivière.

Le meunier qui s'en allait à Rieux livrer de la farine dans sa carriole où son dos vêtu de drap gris se tassait comme les sacs de froment, lui cria, tout étonné:

—Et où allez-vous comme ça, père Villard?

Il répondit par quelques mots confus et continua sa route. Seules résonnaient toujours en lui les paroles d'Aimée.

Il fallait que les terres fussent labourées et que la Genette ne tombât pas à rien. Ce paysan recru voyait encore, au couchant de sa vie, se lever le haut soleil annuel des récoltes; et il pensait que ce serait crime de laisser sans

semences, de bons champs toujours féconds, quand la besogne est bien faite.

Il frappa à la porte de Jean Desforgues qu'il avait vu grandir. C'était, il s'en souvenait, un brave garçon, et jadis, il l'avait engagé à la Genette pour lever l'été. Il était bon laboureur et rude faucheur.

Jean bêchait son jardin; il vint au bruit, et sur le seuil, il dit:

—Finissez d'entrer, père Villard, ma femme lave la lessive par ce temps.

Il approcha de la cheminée sans feu, une chaise qui branlait sur la terre battue. Il tourna vers le vieux Villard une tête de rousseau, déjà grisonnante:

—Qu'est-ce qui vous amène? demanda-t-il, l'œil mi-clos.

—Mon gars, dit Villard, en appelant toutes ses forces, tu sais bien le malheur qui nous est tombé dessus ... On n'est plus assez à la Genette. Et ça me fait deuil de laisser la terre sans soins et besognes. A cette heure, il y a plus beaucoup de bras pour l'ouvrage. Tu me ferais plaisir, mon ami, si tu venais à la maison pour nous aider. Je te baillerais cent vingt pistoles et un habit neuf avec une paire de souliers. Ma bru peut quasiment plus bouger tant ça l'a mise en chagrin, la mort de mon pauvre garçon. Tu l'as connu; il était bon et vaillant.

—Oh! pour ça, oui! un bon homme. Mais j'aime mieux vous le dire tout de suite, je peux point venir chez vous. Courteux m'embauche à belle année, à cause qu'il a son bien de la Grangerie et aussi le bien de ceux qui peuvent point le faire.

Ayant dit ces mots, il considéra avec attention les chenets comme s'il les voyait pour la première fois.

Le père Villard trouva alors des paroles de bonne amitié, rappela qu'il avait été, dans le temps, bien satisfait de la besogne de Desforgues. Ce fut inutile. En se levant de sa chaise pour revenir à son jardin, il déclara, sur un ton qui blessa Villard:

—Ah! pauvre vieux! Pas de chance, appelle pas de chance! Si mes enfants n'étaient pas tous à la ville, je vous en aurais laissé un pour vous tirer de peine. Mais moi, je peux point mécontenter Courteux qu'il faut pas faire enrager, car il est point commode.

Villard prit son bâton qu'il avait posé près de la porte. Et tout raidi, il s'en alla en disant:

—C'est comme tu voudras, mon gars. Je m'arrangerai ailleurs.

—Et pourquoi que vous vendez pas, si vous pouvez plus faire? Courteux vous achèterait la Genette ...

Mais Villard gronda:

—C'est-il que tu serais d'entente avec lui? On vendra point le bien où mes vieux et mon garçon ont tant peiné. Tu peux lui porter ça à Courteux. Et s'il y a pas de chance, y en aura point. C'est pas au beau temps qu'il y a vaillance à tenir bon.

Il hochait la tête et tremblait. Desforgues alla reprendre sa bêche.

—Bien le bonjour, siffla-t-il.

Villard prit un sentier qui tournait sous des châtaigneraies et tirant le pied il monta vers le village du Cluzeaud.

Il gravissait la pente de la vallée, trouée de roches grises où le lichen faisait des ors verts, ponctuée des fuseaux du genévrier. Dans cette immense solitude, le cri d'un oiseau sauvage passa. La bruyère devenait drue et les fougères levaient leurs petites crosses de verdure tendre. Il y avait à mi-coteau des enceintes de pierres sèches que des hommes, dans des temps bien finis, avaient formées et que les fées, maintenant, habitaient. De ce point, on découvrait des étendues de campagne, à perte de regard; et la rivière coulait en bas, anguille lumineuse qui se glissait, tordue en des profondeurs vertes et se cachait pour montrer soudain, à une lieue, un de ses anneaux que le soleil écaillait de feu.

Villard ne regardait pas ce coin de terre familier. Avec l'obstination lente de la vieillesse, il poursuivait sa route, et le refus de Desforgues avait aiguisé encore sa volonté de trouver un valet. Où était le temps jadis, quand le pays avait de bons bras à son service, en toute saison? Autrefois, que l'on fit un signe, un appel, et de braves garçons s'en venaient à l'aide, bien contents de travailler et de faire du blé pour chacun et pour tous! Pauvres jours où servir n'avait plus sa joie et son honneur, quand on ne pensait qu'à se raidir l'échine en guignant des poignées d'argent et en maudissant la bonne peine de gagner sa vie!

Lorsque Villard eut atteint la cime de la vallée, il aperçut le village du Cluzeaud: huit maisons basses, couvertes de grosses tuiles brunes, assises au bord d'une mauvaise route rocailleuse, quatre d'un côté, quatre de l'autre, et se regardant par leurs étroites fenêtres, pleines d'ombre.

Il appela, tout essoufflé, Pierre Lechamp; mais ce fut la femme qui répondit, venant sur le seuil que barrait un portillon. Le tricot aux doigts,

sans interrompre le mouvement sec des aiguilles qui serraient des mailles de laine dure, elle dit :

—C'est vous, père Villard, vous voulez parler au Pierre? Il n'est point à la maison: il tire de la pierre dans la carrière du Masblanc pour l'agent voyer. Entrez vous asseoir. C'est loin, de la Genette au Cluzeaud; et vous avez vendu l'âne.

Elle parlait en chevrotant; et dodelinant sa tête serrée dans un mouchoir dont un coin sortait en oreille de lapin, elle expliqua que son homme n'avait pas une journée libre.

—Vous venez, peut-être bien, rapport à vos terres; et votre garçon n'est plus là pour les faire ... Mais, vieux, vous mangez pas les sangs. M'est avis qu'il faut vous reposer, mon pauvre, et laisser tout ça. Vous en aurez toujours assez, à preuve que vous êtes plus bien jeune. Chacun son tour.

Il allait entrer, mais quand il entendit ces paroles, il recula comme si on l'avait frappé. Il se souvenait qu'il avait donné jadis à cette femme un sac de froment, par bonté comme on le doit, car elle vivait chichement, ayant cinq enfants à élever qui, maintenant, tous placés à la ville, lui servaient une petite pension.

Il s'éloigna; et il faisait sonner son bâton sur les pierres pour montrer qu'il dédaignait la commère qui le regardait partir.

Quand il arriva au tournant du chemin, il s'assit sur le rebord du fossé, car ses jambes pliaient sous lui. Il était pris d'une grande faiblesse; dans son jeune temps, même quand on ne s'accordait pas, on offrait toujours un verre de cidre, un bout de pain et de salé. Et il avait faim. Mais ceux qui sont vieux deviennent légers comme les petiots. Il se mit à rire d'un pauvre rire qui tirait sa lèvre où le sang ne montait plus: «Ah! ces mal plaisants! pensait-il, si on a besoin de rien, on peut venir chez eux.» Des larmes mouillèrent ses yeux qu'il essuya vite avec ses doigts. Il fallait que sa petite-fille fût contente, ce soir, quand il rentrerait. Il était assez âgé pour faire un mort, mais avant de s'en aller au cimetière, il pensait à Vone, à Tine, à Nonot qui aimaient tant à jouer à la barbichette. Ces petits becs demandaient la becquée. Il se leva en s'aidant de son bâton: il fallait se hâter, car le soleil descendait sur la vallée. Il murmura:

—Faut que je trouve ... Hélas, quand on est vieux, on n'est plus si fin.

Il songea à Justin Brilloux qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Il en gardait un bon souvenir. Il habitait à l'Age d'Amont, en dehors de la

commune de Rieux.

Le vieux marcha en allongeant le pas; il y avait à faire une demi-lieue de chemin. Quand il fut arrivé au seuil de la maison de Brilloux, il souffla un moment avant de frapper; mais Justin parut sur sa porte, l'ayant vu venir. Villard eut peine à le reconnaître. Brilloux, à soixante ans, n'était plus qu'un vieillard sans force, tout ratatiné, tout desséché. Cependant ses yeux étaient restés jeunes ainsi que sa langue.

—Ah! vieux, je suis bien aise de vous voir. Vous ne montez plus de ces côtés. Moi, je bouge plus d'ici. Je vau plus rien, mon pauvre; sans ma bonne vieille, je périrais.

L'ombre tombait, mais la mère Brilloux entra, portant un fagot bien sec qu'elle dressa dans la cheminée. Elle y mit le feu qui monta d'abord dans la brindille et vite brûla clair sous la marmite.

Elle salua Villard, et tout de suite le plaignit de plein cœur pour cet accident du diable qui avait porté son gars en terre.

—Vous avez eu bien du malheur. Si Brilloux pouvait vous prêter la main, ce serait avec plaisir. C'est juste s'il tient sur ses jambes.

Villard remercia pour l'amitieuse pensée. Il dit avec un sourire tout naïf, comme en peuvent avoir les petiots ou les trop vieux:

—Je comprends point que toi, Brilloux, qui as deux fois dix années de moins que moi, tu sois comme ça tout tapé; ça serait bon à moi, mais je vau pas cher; une pauvre peau sur des os si secs que du bois sec.

Il but un verre de cidre que lui servit Brilloux. Ils trinquèrent. Le jus de la pomme, qu'il accompagna d'une croûte de pain, mit un peu de rouge à ses pommettes et lui remua le sang. Il serra la main de Brilloux et dit sur le pas de la porte:

—Te souviens-tu quand tu levais l'été à la Genette? On travaillait autant les uns que les autres. Tant plus on suait, tant plus on buvait. Le soleil pompait tout ça. Ah! pauvre bon temps.

Le soir était tout à fait venu. Villard se dirigea vers Ballanges: quatre maisons accroupies dans une terre qui fait le gros dos sur la Gartempe.

Bientôt la nuit tomba à menus flocons, et le ciel, qui était à l'ouest d'argile jaune, montrait une petite plaie aux lèvres retournées, comme en peut faire un couteau de boucher, et qui devait saigner en dedans. On entendait au loin un cri long et sonore de bergère appelant son chien. Une

coulée noire emplît la route que suivait Villard, et les arbres du fossé perdaient leurs formes dans le brouillard qui se levait. Un rayon de lampe que l'on allumait au village proche venait jusqu'aux yeux du vieil homme.

Il arriva à Ballanges; des chiens aboyèrent. Il appela, étourdi de fatigue.

—Ho! Fansat! Ho! Lionnou! Es-tu là?

Fansat ouvrit sa porte, et il aperçut le père Villard qui pesait des deux mains sur son bâton et tremblait comme un homme saoul.

—Entrez donc, père Villard, dit-il.

Mais le vieux continuait de trembler. Alors il le prit sous le bras et le conduisit devant la cheminée. A la vue du feu qui brûlait clair, Villard se ranima. Il parla en hâte, sans demander comment allaient la santé et les affaires de la maison. Lionnou, près de la flamme, haut et long, avec une tête en broussailles, une figure gardant tout son poil et piquée par des yeux gris, avait l'air d'un grand chien mouton. Trois petiots étaient assis entre les chenets, le derrière par terre, et la mère, forte femme, apprêtait la soupe du soir. Fansat écouta Villard, mais d'abord il ne comprit pas grand'chose à ses paroles précipitées.

—Mon gars, tu as servi dans le temps, chez nous, petit valet, reprit plus lentement Villard qui soufflait, les pieds devant la braise. Y a du malheur à la maison; tu le sais bien. Y nous faut un garçon courageux et plaisant comme toi pour nous aider. Ne réponds pas non, Lionnou.

—Vieux, arrêtez-vous de parler. J'ai des journées à faire à la Borderie, mais je m'arrangerai à venir chez vous. On connaît le brave monde.

—Tu auras cent vingt pistoles.

—Ça suffit. Pas plus tard que demain, j'irai chez vous. Vous pouvez le dire et vous allez manger la soupe avec nous.

—Laisse-moi m'en aller, mon fi. J'ai besoin de m'en revenir. Je suis content.

Mais Fansat voulut l'accompagner un bout de chemin. La lune était dans son premier quartier et luisait bien faiblement.

Villard était exténué; ses épaules fléchissaient et sa tête alourdie le poussait en avant, mais il crispait sa main sur son bâton pour ne pas tomber. Parfois une joie lui chauffait le cœur, une pauvre joie infinie et vague.

—Ils seront contents, marmonnait-il.

A une lieue de la Genette, Lionnou Fansat le quitta; ils n'avaient échangé que peu de paroles.

Il passa la Gartempe au pont de Chanaud; la lune se cachait dans de gros nuages. L'ombre était épaisse, et maintenant le chemin devenait raide en serpentant vers la Genette.

Le vieux grondait:

—Ça va bien, j'arrive ... Patience ... J'arrive.

Et il jetait en marchant des «han» comme un homme qui enfonce un coin de fer dans du bois dur. Il serrait ses mâchoires pour lutter contre une fatigue terrible, et bien qu'un vent froid se fût levé, la sueur roulait de sous son chapeau. Peu à peu, les ténèbres dansèrent devant ses yeux; des formes se mêlaient et se séparaient. Soudain, il crut voir au bord du sentier un homme qui était assis et qui soutenait sa tête dans ses mains.

—Ce serait-il toi, mon pauvre garçon? demanda-t-il.

Il s'approcha, ne rencontra rien qu'une ombre qui s'effaçait; il trébucha et roula dans le fossé. Alors, il eut peur et cria. Il était seul; il se releva avec grande peine. Et continuant de marcher, il répétait pour se donner du courage:

—J'arrive, Aimée, Tine, Vone, Nonot ... Patience!

Enfin, il vit se dresser la masse noire du toit de la Genette. Aimée était accourue à sa rencontre, suivie de Brunette qui jappait de plaisir. Il dit:

—Lionnou Fansat viendra chez nous, dès demain.

Elle s'écria:

—Grand-père, comme je suis contente! Mais que j'ai eu d'inquiétude pour toi!

Quand il passa le seuil, tandis que Brunette lui léchait les mains, il montra à la lueur de la lampe une figure toute creusée, où du sang coulait dans la barbiche blanche. Aimée s'écria, effrayée:

—Tu es tombé!

En hâte, elle prit un linge pour le laver avec de l'eau de lavande. La mère se lamentait, mais il souriait, s'étant assis dans le fauteuil de bois. Il mangea la soupe qu'on lui avait gardée chaude, près du feu.

## VIII

Le lendemain, Lionnou Fansat frappa de bon matin à la porte de la Genette. Au moyen d'un fort bâton appuyé sur l'épaule, il portait une valise de toile où se balançait une paire de souliers à clous.

Brunette aboya. Seule, Aimée était levée; la mère, les petiots, le vieux dormaient encore.

Elle ouvrit à Fansat et le fit entrer, en lui disant des paroles d'amitié et de merci. Elle avait préparé un tourain qui est un bouillon à la farine de blé, relevée d'une gousse d'ail ou d'un oignon frit dans du lard.

—Asseyez-vous et mangez un peu. Il fait loin de Ballanges à la Genette.

Elle posa sur une serviette de chanvre une bouteille de cidre bouché, et une assiette de salé.

Fansat, plaçant ses hardes dans un coin, la remercia bien poliment. Il mangea la soupe chaude et but un bon coup.

De derrière les rideaux à fleurs qui fermaient de tous les côtés son lit, le vieux Villard envoya à Lionnou Fansat un salut tout enroué.

—Je peux point me lever encore, mon pauvre.

—Vous tracassez point, repartit Fansat. On fera ça qu'il faut.

La mère à son tour s'éveilla, fit entendre quelques plaintes et se rendormit.

—Ne faisons pas de bruit, dit Aimée. Laissons-les dormir. Pourvu que les petits soient réveillés une heure avant la classe; ça suffit. Il faut du sommeil à ce petit monde.

Brunette qui avait grondé quelque temps se tut, et levant son nez fin vers Lionnou, elle devinait un ami.

Le ciel parut se hausser et l'air devint bleuisant et doré.

Fansat alla à l'étable et remarquant que les bêtes mangeaient et que la litière était propre, il s'étonna:

—C'est-il vous qui avez tenu ça en état? C'est point de la besogne de demoiselle. Mais c'est brave, ça!

Elle rougit de confusion, et dit qu'elle avait fait comme elle pouvait, sans plus. Fansat la considérait, ébaubi; et liant deux vaches qu'il attela à la

charrette où il porta le soc, il se mit à parler de confiance:

—Ah! mademoiselle Aimée, si j'avais su que vous soyez en peine de trouver quelqu'un, y a bon temps que je serais venu. Vous vous souvenez, peut-être, que j'ai prêté souvent la main à Villard quand j'étais jeune valet, mais vous étiez toute petite. Courteux de la Grangerie j'asait partout qu'il achetait votre bien et j'ai idée qu'il racontait des histoires au monde pour qu'on n'aille pas chez vous et que vous lui laissiez le bien pour bon compte, à force d'ennui.

Elle était heureuse et ne songeait à accuser personne par ce matin moins pur que son cœur où la lumière s'ouvrait. Elle dit:

—Je vais vous montrer les terres. C'est un beau temps pour labourer. Je reviendrai vite, car il faut m'occuper des petits et de mon grand-père.

Tandis qu'ils cheminaient, le soleil s'élevait, découvrant tout le pays, glissant sur les haies, coulant dans le guéret, les prairies, les eaux où ses ors se mêlaient d'argent parmi de grandes brumes bleuâtres.

Ils arrivèrent au Fondbaud. Fansat s'écria:

—Le temps y est. Faut se presser.

Il enleva le soc de la charrette, détacha les vaches. Puis, ayant lié les bêtes à la charrue, il les guida de l'aiguillon et d'un cri sonore. Le soc fonça dans les dernières mottes que Pierre Villard avait soulevées, et il fendit doucement la terre.

Aimée gardait le silence, pleine d'une grande émotion. La trace du sillon interrompu s'effaçait dans la lumière. Un moment, elle revit dans son cœur son père défunt, quand il allait, les bras allongés, les mains tenant ferme les mancherons, les regards attentifs. Elle entendit de nouveau le son de sa voix, sur cette campagne. Puis elle ne vit plus que Fansat qui conduisait l'araire et le soleil qui enchantait la terre ouverte.

Il dit:

—Je rentrerai à mi-jour.

Elle lui souhaita bon courage et revint vite à la Genette en coupant à travers champs. Elle pensait qu'il fallait pétrir le pain et faire, dans l'après-midi, des lavages de linge. Quand elle rentra, la mère était levée et s'occupait à casser quelques brindilles qu'elle jetait au feu.

—Ma pauvre Aimée, souffla-t-elle, je suis fort aise que notre vieux ait trouvé Lionnou Fansat, c'est un bon homme. Mais de payer un valet, ça

sera bien cher. Et moi, je me fais honte; je peux plus travailler comme autrefois. Je passe une heure de temps où j'aurais mis quatre minutes. Ça fait que tu as une grosse charge. Pourras-tu porter ces cassements de tête? Dans la mienne à moi, me semble qu'il y a plus que du vent noir.

Elle s'agita encore un peu, plaça et replaça la vaisselle, accrocha le porte-poêle, mais bientôt elle tomba de tout son poids sur une chaise et marmonna:

—Pauvre, je ne vaux plus rien. Depuis qu'il est parti, tout est parti et j'étais point si forte, avant ...

Aimée ne répondit pas, ayant peur des paroles qui dévorent le temps. Elle courut à la chambre où dormaient encore les enfants. Elle poussa les volets, toucha le lit où Tine et Vone se frottaient les yeux. Nonot le premier sauta sur le plancher et il frétila dans le bout de chemise d'homme que lui avait taillée Mémée.

—Tu sais, Nonot, nous sommes contents. Nous avons un valet pour faire la terre.

—Tu es contente, moi aussi je suis bien content.

Puis il cria:

—J'ai une chemise à fente comme grand-père!

Il enfila tout seul sa culotte. Tine et Vone, un peu paresseuses, sortirent lentement des draps quatre petons frais aux doigts qui remuaient comme des boules. Elles s'habillèrent et s'aidèrent l'une l'autre comme on le leur avait appris. Aimée démêla leurs chevelures, et bientôt tous les trois, comme à l'habitude, ils furent lavés et vêtus. Ils vinrent dans la cuisine embrasser leur mère qui se demandait par quel prodige la vie continuait de fleurir.

Aimée prépara le panier de classe où, entre deux assiettes retournées, elle avait placé un bout de salé avec de longues tranches de pain, et plié dans un papier trois billettes de chocolat.

Quand ils descendirent les marches de la terrasse en faisant claquer leurs sabots ferrés, elle courut les baiser sur leurs joues luisantes, se retenant de les étreindre longtemps. L'amour maternel qui est comme un feu du ciel réchauffait son cœur virginal.

Lorsqu'ils ne furent que trois points sur le sentier, elle revint près du feu; elle prépara la soupe pour sa mère et pour son grand-père qui se levait. Cela fait, elle alla traire les deux vaches qui étaient restées à l'étable; et le lait

refroidi, elle le fit cailler dans des gages. Un bout de fromage, pour le marendé<sup>[B]</sup>, c'est bien agréable à étendre sur du pain. Brunette la suivait sans cesse et elle sentait sur ses talons le souffle de son museau.

Le vieux était encore recru de la fatigue de la veille; mais en mangeant sa soupe, le coude posé sur la table, il dit à Aimée:

—Ça me fait contentement quand je pense que Fansat laboure les terres. Ah! c'est point facile de trouver quelqu'un au jour d'aujourd'hui. Depuis que je t'entends aller et venir, dès la pique du matin, tout comme une fourmi, j'en avais peine. Tu auras encore trop de besogne pour ta jeunesse. Mais je te sais contente.

Il se leva et ouvrant une boîte de noyer, il en sortit cent vingt pistoles.

—Tu vois, ma fille, dit-il à la mère. On aura de quoi payer cette année, après ça ira mieux. Je gardais ça pour les jours de misère.

Aimée se tenait droite près de la table. Elle était heureuse; il lui semblait que les murailles de la maison qu'elle avait senti trembler quand le malheur avait soufflé, devenaient tout à coup plus fortes. Mais elle ne s'attarda pas à songer sans rien faire. Elle ouvrit la maie, et retroussant les manches du corsage bien au-dessus de la saignée, elle fit couler la farine et l'eau qu'il fallait et se mit à pétrir. Elle travaillait la pâte avec joie et la voyait se gonfler sous ses mains.

—Tu es une fille du bon Dieu, ma Aimée, marmonna le vieux.

Elle se sentait une grande force dans l'odeur de ce froment moulu comme si elle brassait de la vie. Du pain pour le bon grand-père, pour sa mère qui la regardait émerveillée, et les petits enfants qui étaient à l'école.

Parfois, elle s'arrêtait, la figure devenue rouge d'un effort prolongé et rythmé. Elle était alors d'une beauté ardente, avec ses bras aussi blancs que la fine farine de blé. Ayant achevé de pétrir, elle apprêta six corbeilles où elle arrondit un linge bien propre qu'elle poudra, puis elle les remplit de la pâte et les recouvrit de couvertures de laine.

La mère, accroupie devant le feu, pelait des légumes pour le repas. Elle se mouvait lentement et s'arrêtait parfois le couteau dans les mains, tournée vers les braises qu'elle regardait avec fixité. Le vieux, assis sur le banc à sel, avait allumé sa pipe et fumait à petits coups, les mains posées sur les genoux. Il considéra sa bru un moment et il grogna en crachant dans la flamme:

—Pauvre femme ... le feu brûle plus de même depuis que mon garçon a péri.

Aimée venait déjà à son aide, et vivement pelés, les légumes sautèrent dans la brasière où fondait une petite côte de porc. Puis, le couvercle refermé, on n'entendit plus que le bruit étouffé d'une cuisson à feu doux.

—Je te remercie, dit la mère; c'est plus fort que moi. Je dors sur la besogne. Je suis devenue vieille, d'un coup.

Aimée répondit à peine, de peur de s'attendrir et de pleurer, ce qui n'avance pas à grand'chose. Elle se hâta de mettre de l'ordre, essuya les meubles et fit les lits.

La matinée était avancée. Le soleil, par la croisée, coulait ses rayons jusqu'au feu. Tout à coup, Brunette aboya furieusement. La voix de Courteux s'éleva, et passant le seuil, il cria:

—Vas-tu me mordre? Bonjour, vous autres!

Il prit une chaise sans attendre qu'Aimée la lui offrît, et ses yeux clignotèrent en considérant le vieux Villard qu'il trouva jaune comme un coing et la mère qui n'avait guère de sang aux joues. Et il tourna le dos comme à dessein à Aimée qu'il avait vue en entrant; elle avait porté sur lui des regards trop clairs. La maie était encore ouverte et il aperçut les corbeilles sous les couvertures.

—Tu as fait le pain, ma pauvre, dit-il à la mère, sachant bien que, seule, Aimée avait pétri, car il voyait de la pâte séchée à ses doigts.

—Ah! c'est ta Aimée, c'est point possible. Tu la tueras. Elle est point pour ça.

—Ça nous regarde, Courteux, dit la mère.

Puis elle garda le silence. Le vieux Villard continuait de fumer sa pipe et ne regardait Courteux que d'un œil, ce qui était un grand signe de méfiance.

Courteux vit bien que l'on attendait qu'il parlât. Il le fit sans hâte en repoussant une colère dont il avait peur.

—Je suis venu rapport à votre bien. Je suis toujours prêt à l'acheter un bon prix, avec du bel argent comptant. Vous pouvez pas faire toute cette terre; elle vous aurait la peau et les os, mes pauvres.

Aimée avait grande envie de le mettre à la porte, mais elle se contint; et elle lui répondait mieux que par des paroles en continuant de mettre tout en ordre et en propreté parfaite.

Le vieux Villard s'arrêta enfin de fumer et dit avec une force qui décontenança Courteux:

—Tu peux aller faire un tour ailleurs; la Genette n'est pas pour ton nez. Tu perds ton temps.

Courteux feignit l'indifférence, mais il souffla fortement:

—Tu sais, ça n'est pas joli ce que vous avez fait, Villard. Je pensais que Lionnou Fansat me prêterait la main pour quelques petits biens que je fais à moitié et vous l'avez louée à belle année. Est-ce vrai? Vous avez imaginé de me souffler à la barbe le Desforgues, mais ça n'a pas mordu. C'est point des choses qu'on fait au monde.

Aimée s'en alla dans sa chambre pour ne pas entendre le compère. Mais Villard, tout à coup, se leva tout droit dans la cheminée et cria d'une voix enrouée par l'âge:

—Écoute toi! Y a plus de place pour un grain de plus dans le boisseau. Tu vas donc me faire la leçon, vilain coucou! Tu as point assez de pondre dans le nid des autres!

Courteux quitta sa chaise et pour que ses mains ne tremblassent pas, il les accrochait aux revers poisseux de sa veste rapetassée.

—Vous le regretterez, grogna-t-il. Bien le bonjour.

Il s'en alla plus vite qu'il n'était venu. S'en retournant à la Grangerie, il longea les terres de la Genette qui le faisaient loucher. Il entendit le cri de Fansat qui labourait bravement au soleil. Il songea:

—Ils auront de la pomme de terre. C'est encore temps.

Il cria:

—Eh! Fansat, tu travailles comme une fourmi!

—Comme vous le voyez, Courteux, repartit Fansat.

—Arrête-toi un peu. J'ai à te causer.

Lionnou Fansat arrêta les bêtes, et appuyé sur l'aiguillon, il écouta Courteux qui lui disait à voix basse:

—Alors comme ça, tu es embauché à la Genette ... Mais c'est des crève-de-faim; y te payeront point. Tu mangeras pas gras. Écoute-moi, mon ami, si tu les plantes d'abord, je te baille tout de suite, le double du loyer qu'ils t'ont promis. Tu viendras chercher l'argent à la maison.

Fansat cracha à terre et grogna, la bouche en coin sous le poil frisé:

—C'est tout ça que vous m'avez voulu jaser. C'était point la peine. Si vous étiez point vieux, je vous piquerais le bas de l'échine avec ma guyade.

Et humant le vent, portant le regard au loin, il poussa ses vaches dans la terre qu'un bon soleil blanchissait.

Courteux s'éloigna en soufflant comme un blaireau qui aurait donné du museau dans une pierre pointue quand il cherchait de la terre bien douce où se nicher.

## IX

La paix revenait sous le toit de la Genette. Les pommes de terre avaient été plantées en bonne condition. Tous ces jours, on avait barré la porte de la maison. La mère retrouvait un peu de vigueur pour aider, et les enfants, en revenant de classe, couraient jusqu'aux champs, car le soleil ne quittait plus aussi vite le ciel; ils avaient semé, eux aussi, contents d'obéir à leur grande Aimée.

Cette pressante besogne achevée, Fansat eut le loisir de souffler un peu. Il se plia à ce qui fait le plus souvent le souci des femmes: traire, puiser l'eau, veiller au poulailler qui s'était bien dépeuplé. C'était pour soulager Aimée qui n'en pouvait plus. A ces petits soins, il ajoutait d'autres travaux; il fallait curer les rigoles des prés qui poussaient dru, redresser les barrières et tailler les buissons dont les ombres sont mangeuses d'herbe.

Il y avait peu de bois; il en fit en coupant des arbres morts. Bientôt il devrait désherber, faucher, et ce serait dur de «lever l'été» avec si peu de bras. Il mena le dernier veau en foire et le vendit bien.

La belle saison était tout à fait venue. L'air était mol et chaud. Près de la maison, dans le verger, des pêchers qui, l'hiver, sont laids et bossus, se changeaient en nuages roses, aussi légers que ceux qui flottent au ciel à la fin d'une claire journée. Un petit vent faisait neiger les pruniers fleuris. Les poules s'ébattaient à l'aise dans la cour et leurs plumes avaient des reflets verts. Aimée cueillait au nid leurs œufs et les portait, tièdes encore, à sa mère qui les gobait crus avec un grain de sel.

Elle ne pensait jamais à elle, assez heureuse de se dévouer sans cesse. Mais le soleil plus chaud, l'odeur de la fraîche verdure, ce printemps qui faisait sauter le lien de l'hiver et se répandait sur la campagne tout entière, cette espérance qui volait avec les oiseaux et coulait dans les eaux bleuies, la touchaient et lui portaient au cœur des songes nouveaux.

Après des mois si rudes, elle sentait pour la première fois une terrible lassitude et cherchait un appui.

Par un de ces matins de fin avril où la pluie descend sur les collines, en rideaux d'argent léger, Jacques Lavergne, sautant de sa bicyclette, monta les marches de la terrasse. Il entra et salua Aimée avec une aisance des villes.

La mère jardinait en compagnie du vieux Villard, et Fansat courait les champs où il y avait toujours quelque chose à faire.

—Mademoiselle Aimée, dit-il en s'asseyant, je vous avais dit que je viendrais vous voir. On s'est connu autrefois enfants, à l'école, mais après vous avez été en pension chez l'institutrice et moi je n'ai presque plus quitté Limoges.

Il la regardait avec une douceur qui la touchait. Elle était assise près de la table dans le jour doré qui tombait de la fenêtre, et elle reprisait des vêtements de Nonot.

—Je vous remercie, Jacques; c'est agréable de se promener par ce beau temps-là.

Il lui fit entendre, en baissant la voix, qu'il n'était venu que pour elle et non pour jouir de ce premier soleil.

—Mon Dieu, que vous êtes jolie, Aimée! murmura-t-il.

Elle tenait les yeux baissés sur son ouvrage, mais ce murmure l'environnait d'une chaleur soudaine. Il la voyait de profil et la ligne de son visage était animée d'une ombre très douce.

Un silence passa entre eux. Elle leva vers lui des regards purs et le trouva gentil. A présent, il parlait en choisissant des mots qu'il jugeait élégants:

—Ne vous ennuyez-vous pas? La campagne, c'est charmant l'été, mais l'hiver, je ne la saurais supporter. A la ville, il y a de tout, des distractions abondantes et variées. Vous n'avez pas quelquefois envie d'y aller? Mais j'y songe, vous ne connaissez pas cette vie.

—Je me trouve heureuse ici, sous ce toit, et j'aime la paix où l'on travaille à l'aise.

Il dit des paroles de regret. Il était dommage qu'une fille comme elle voulût se cacher en ces terres perdues. Il lui demanda la permission de la revoir.

—Je voudrais, Aimée, que nous nous rencontrions dans les champs. Nous nous promènerions à l'ombre des sentiers fleuris. Vous me parleriez de vous. On dit que vous êtes vaillante, mais quelquefois ne sentez-vous pas le désir d'être écoutée par un garçon de votre âge qui serait votre ami?

Il la regarda, avec une ardeur cachée. Elle répondit par quelques mots simples, tandis qu'un sourire naissait sur ses lèvres, éclairait doucement les

traits du visage. Il s'en alla, émerveillé de tant de pureté. Aimée continua de travailler à son ouvrage en rêvant. Mais Vone, Tine et Nonot montèrent bruyamment les marches où sonnaient leurs petits sabots.

Nonot courut vers Aimée et sauta sur ses genoux. Alors elle sortit de sa songerie; elle comprit que, pour la première fois, son cœur avait battu la campagne loin de la maison et du feu qui s'éteignait. Elle l'attisa en hâte. Mais Nonot l'avait saisie par un pan de sa robe.

—Pourquoi tu ne parles pas, Mémée? Est-ce que tu as mal?

Elle se tourna vers lui avec brusquerie; elle vit que les yeux de l'enfant l'interrogeaient, et soudain elle cacha son visage sous ses mains rapprochées.

## X

La saison était avancée. Il fallait maintenant désherber les pommes de terre et les chausser; elles s'annonçaient belles, la feuille drue et bien verte. La mère, encouragée par sa fille Aimée, travaillait de meilleur cœur; Fansat se montrait rude abatteur de besogne. Et les jeudis, Vone, Tine et Nonot aidaient de leur mieux, tandis que le grand-père soignait le bétail.

La fête des Rogations arriva. De bon matin, Aimée vint au bourg de Rieux; ses petites sœurs et Nonot l'accompagnèrent, vêtus de leurs habits du dimanche.

L'abbé Verdier dit la messe. Aimée lisait dans son paroissien les paroles qui ne passent pas: «Poussez des cris de joie vers Dieu, habitants de la terre!» Heureuse d'un bonheur qui n'était pas de ce monde, elle était à genoux dans la lumière de son âme. Le curé donna lecture de l'Évangile du jour: «En vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose au Père, en mon Nom, Il vous le donnera ...»

Il ne fit aucun commentaire et continua l'office. Aimée priait, le visage penché, les mains jointes.

—Accordez-moi ce que je Vous demande pour la maison. Donnez-moi la force de bien travailler. Gardez de toutes maladies Tine, Vone et Nonot qui sont comme de petits orphelins. Qu'ils soient bons. Mon Dieu, je ne suis rien, mais Vous pouvez tout.

La messe finie, les cloches sonnèrent pour la procession. Les fidèles se rangèrent sous le porche et l'institutrice fit marcher ses élèves. Les femmes, dans leurs capes noires, s'avancèrent, le chapelet aux doigts, et les jeunes filles aux corsages clairs.

L'abbé Verdier tenant à la main un crucifix argenté parut, suivi de son merrillier, vieux paysan de Rieux.

Le soleil était haut et la cloche semblait repousser les nuages dont quelques îlots flottaient dans le ciel.

Les litanies des saints commencèrent, tandis que le cortège, après avoir traversé le bourg, entra et se resserrait dans un sentier qui tournait en une masse de robuste verdure où brillaient les feux de la rosée.

Dans une immense paix fraîche, sous les branches des chênes qui se rejoignaient, l'abbé Verdier allait, appelant la multitude des anges et des saints, les apôtres et les innocents que le Cruel égorgea, les prêtres, les ermites, les moines laboureurs, les martyrs d'où coule, pour les siècles, la source de sang qui purifie le monde. Une réponse de la terre, un écho venu des bois proches, se levait.

Au tournant des sentes, des croix se dressaient, ornées de bouquets de fleurs, alors un enfant sonnait de sa clochette et l'abbé Verdier bénissait les fidèles agenouillés. Chacun se relevait et retenait son pas pour rythmer la marche. Aimée unissait sa prière aux souffles de son pays et suppliait Dieu d'éloigner le péril qui guette sans cesse.

—Daignez donner et conserver les fruits de la terre! chantait l'abbé Verdier.

Le chant latin était beau comme la branche flexible des chênes.

Pour tous, le mérillier, homme que trente ans de travail dans les champs avaient desséché et rendu pareil à quelque noir sarment, répondait:

«Exaucez-nous, Seigneur!»

Tous savaient que le nuage est plein de foudre et de grêle qui s'abattent sur le blé.

«Daignez donner le repos éternel à nos fidèles défunts!»

Dans cette humble voie où, depuis des siècles, la procession avait passé, avec les mêmes rites et les mêmes chants, au milieu de la même terre, les morts précédaient les vivants et se répandaient dans la plaine et sur les collines, par grandes foules silencieuses, invisibles comme des flammes au soleil.

Là-bas, de l'église, venait la prière balancée des cloches. Les fidèles, après avoir cheminé dans les sentiers touffus et sous l'enroulement des verdure, arrivèrent sur un plateau d'où l'on découvrait l'horizon à perte de vue. Des étangs ouvraient, dans des éloignements gris et bleus, des trappes d'argent où se débattait du soleil surpris; et sous le trait brillant de la rivière, se déployaient les rames diversement colorées d'une terre ensemencée de seigle, de blé ou de colza, enflammée, çà et là, par l'ajonc et le genêt en fleur. Alors, les prières latines, l'invocation millénaire qui sortaient de la poitrine d'un homme de ce pays, furent saisies par le vent et poussées dans de divines immensités.

La double file tourna vers le bourg, en se rapprochant et en s'aiguissant; coin vivant dont l'angle aigu était formé par de petits enfants. L'église ouvrait le cœur d'ombre de son ogive, étoilé par les points d'or des cierges qui brûlaient sur l'autel. Ces femmes, mères et veuves, qui fermaient la marche, étaient de ces humbles pleureuses que l'imagier, en ces temps où la foi était en feu, taillait dans la pierre des cathédrales.

Une dernière bénédiction fut donnée des marches de l'autel, et l'église se vida. Aimée, toute remplie encore de cette cheminante prière à travers la campagne, sortit et s'attarda un moment devant le porche. Nonot cachait derrière son dos une touffe de fleurs qu'il avait cueillies.

—Tiens, Mémée, c'est pour toi, dit-il en l'offrant avec une gentille brusquerie.

Elle prit les fleurs et embrassa le petit; puis elle appela Tine et Vone qui babillaient avec des compagnes de leur âge. Mais elle aperçut Clémentine Queyroix, de Lascaud, et courut vers elle.

Clémentine, fille de Queyroix le sabotier, avait grandi avec Aimée, joué avec elle, étudié sur les mêmes bancs d'école. Elle n'était pas jolie, mais sa figure, pleine de franche amitié, avait la fraîcheur d'une pomme rouge et ses yeux étaient d'un bleu limpide. Elle se plaignit gentiment de ne plus voir Aimée à Lascaud.

—Tu ne viens plus chez nous; ça m'ennuie, mais je comprends ça. Je sais toute la besogne que tu fais, ma pauvre. On en est tout étonné dans le pays. Un moment, on avait cru que la Genette serait vendue. Ne m'en veux pas si je te dis ça. Comment peux-tu faire?

—Ce n'est pas si difficile que tu crois. Quand on aime bien, tout s'arrange. Mais à cette heure Lionnou Fansat nous aide, et les mauvais jours, il me semble, sont passés. Nous pourrons nous promener un peu le dimanche et nous en aller cueillir de la bruyère.

Aimée avait pris par la main Nonot, qui sautait en marchant, d'un pied et de l'autre, tandis que Vone et Tine cheminaient devant eux, bien sages.

Lascaud était du côté de la Genette. Aimée accompagna Clémentine jusqu'à la Croix-du-Repaire, lieu où le chemin se dédouble. Elles étaient contentes de parler des choses et des gens du pays. Depuis longtemps elles n'avaient eu ce loisir. Comme elles allaient se quitter, Jacques Lavergne les dépassa et sauta lestement de bicyclette. Il salua Aimée et sourit à Clémentine.

—J'ai beaucoup de chance de vous rencontrer, avec votre gentille amie. Ne serez-vous pas au bal, ce soir?... Mais j'y songe, cela est incongru, vous êtes en deuil.

Il y eut un silence. Aimée était douloureusement étonnée par les paroles précipitées de ce garçon qui soulignait sa légèreté en s'excusant. Clémentine la quitta, et elles se promirent de se revoir plus souvent.

Jacques Lavergne, poussant de la main sa bicyclette, demanda à Aimée la permission de l'accompagner un peu. Mais elle répondit qu'elle était pressée et peu disposée à parler.

—Vous aurais-je blessée? dit-il en levant vers elle des yeux attristés. Si cela était, j'en serais bien malheureux.

Et remontant brusquement sur sa bicyclette, il s'éloigna vers Rieux. Aimée, en revenant à la Genette, se reprocha d'avoir été dure pour ce garçon, un peu étourdi peut-être, mais qui lui parlait d'une voix douce.

Nonot l'avait quittée et poursuivait dans l'herbe du fossé quelque sauterelle verte. Elle courut vers lui et, l'élevant dans ses bras, elle l'embrassa avec une ardeur dont elle était effrayée.

## XI

Aimée pouvait à présent prendre un peu de repos, tant Lionnou Fansat montrait du courage à la besogne. On avait chaussé les pommes de terre, désherbé le blé. Et l'on attendait que l'été eût grandi encore pour le cueillir.

Le paysage avait pris une nouvelle gravité; il s'en élevait de plus rudes accents, une force et une couleur issues du soleil qui travaillait avec les hommes. L'herbe s'était assombrie et fortifiée; la pointe des rocs devenait dorée, et la vallée ouvrait un chemin féerique au courant de la rivière où la terre plus belle venait se mirer. L'air à midi avait un tremblement lumineux sur les pièces de blé qui jaunissaient et les tiges pliaient davantage sous le poids du grain. C'était partout une grande nativité; de la chair et du sang pour tous et aussi de l'âme.

Mais tout demeurait simple et le voile du mystère se déchirait sans bruit.

La saison en était à ce point d'or vif d'où l'on peut mesurer la récolte. Avant que s'aiguisent les faux, il y avait encore quelque répit. Les jeudis et les dimanches, Nonot menait tout seul les bêtes dans le pré des Beaux que l'on avait fauché de bonne heure. Il était impayable, quand il portait derrière les vaches la guyade droite, trois fois plus haute que lui, mais bien crâne tout de même, la casquette un peu sur l'oreille, le petit mollet arrondi. Il sifflotait et Brunette en sautant lui touchait l'épaule; il lui parlait en faisant la grosse voix, et elle devenait soumise, humble, comme si le vieux Villard eût commandé.

Ce soir-là, qui était un lundi de la semaine de Saint-Jean, Aimée alla au champ. Elle s'assit sous une sorte de voûte fraîche et verte que formaient de fins noisetiers dans un repli de prairie. Les vaches paissaient tranquillement et la paix de l'air était si grande que l'on entendait le bruit de l'herbe broutée. Brunette avait pris place sur un petit tertre; de là, assise sur son derrière, la queue en rond, les deux pattes de devant jointes, elle se tenait immobile. Seule, sa tête tournait de côté et d'autre, avec des regards vigilants. Dans son poil noir passait l'obscur clarté d'une joie paisible. Aimée n'avait nul besoin d'élever la voix pour commander. Si une vache franchissait le buisson, Brunette d'un bond la ramenait, puis revenait au même endroit, continuer sa garde. Ce sérieux, cette maîtrise émerveillaient toujours Aimée. Elle se souvenait que, parfois, dans les jours qui suivirent

le malheur, Brunette avait conduit, gardé et ramené seule le troupeau. Mais sa pensée sortait de ce champ où la lumière s'apaisait.

Depuis que Jacques Lavergne l'avait rencontrée à bicyclette comme elle revenait de la procession des Rogations, Aimée l'avait revu à la faveur de la belle saison. Il l'avait émue par des paroles gentilles et de tendres assiduités. Elle appelait à l'aide de son émotion naissante les jours d'enfance où ils jouaient en sortant de l'école de Rieux. C'était un petit garçon tapageur et malicieux; tirer un bout de natte, pincer une fillette ou glisser dans son panier quelques pierres, c'étaient pour lui jeux naïfs et prétexte à rire longtemps. Elle le revoyait à douze ans, espiègle blondin; puis il était parti à la ville. Dans la paix du soir qui tombait et la fraîcheur des sources invisibles, elle se mit à chanter des airs du pays pour charmer la solitude où parfois passe trop de mystère.

Soudain Brunette bondit et aboya. Aimée, cessant de chanter, vit Jacques Lavergne qui poussait la barrière de bois. Elle fut si troublée qu'elle ne put lui répondre, comme il lui disait:

—Je passais par là, et je ne pensais pas vous découvrir comme un oiseau dans un nid. Je ne vous dérange pas, mademoiselle Aimée?

Et, sans attendre qu'elle parlât, il s'assit sur l'herbe courte en tournant vers elle ses yeux pleins de joie.

—Vous chantiez une jolie chanson ...

—Oui, ça me tient compagnie ...

Il s'approcha d'elle et murmura des paroles dont elle n'entendait que le son qui la charmait. Il lui avait pris les mains, sans heurt, insensiblement, ne cessant de la regarder avec émerveillement. Dans ce coin de prairie, il la trouvait plus belle qu'aucune fille du monde.

Il haussa la voix et dit:

—Aimée, vous ne connaissez pas ce que c'est que l'amour. En ce moment je sens bien que je vous aime ... Vous seriez ma femme. Vous quitteriez cette campagne et nous serions heureux en ville, car je ne pourrais vivre ici toute l'année. C'est agréable d'y passer trois mois, mais c'est tout.

A ces mots, elle dégagea doucement ses mains. Il poursuivit, n'osant lui reprendre les doigts:

—Vous verriez; ce serait le bonheur. Vos gentilles mains ne seraient plus meurtries par un travail grossier.

Elle le considéra de ses yeux clairs et pleins d'un étonnement douloureux; ce n'était plus le chant de la voix émue qu'elle entendait, mais le sens de paroles qui la blessaient. Il devint pressant; il implorait:

—Je serais si heureux de vous arracher à ces besognes. Écoutez-moi, Aimée, ne dites pas non.

Elle vit ses épaules étroites, son maigre visage où brillaient des yeux dont le feu était attirant et doux.

—Jacques, on n'avait pas besoin de me dire que la vie des campagnes valait mieux que celle des villes; je le sentais bien. Vous-même, cette vie vous a fatigué et vous êtes venu vous reposer un peu chez nous. Il me semble que je vous aimerais si vous vouliez rester au pays.

Il se récria. Que demandait-elle! Il l'aurait voulu qu'il ne le pouvait plus.

—Je vais repartir bientôt, mademoiselle Aimée. Réfléchissez. Pensez que je vous aime. Mais vivre ici, toujours, en travaillant la terre, je ne le pourrais ...

Elle soupira, troublée, mais elle maîtrisait son cœur. Il lui suffisait de prononcer tout bas le nom de la Genette et cela seulement jetait l'ancre dans des profondeurs, sans l'empêcher pourtant de frémir.

Elle dit en souriant:

—Adieu, Jacques. Voilà le serein qui tombe. Il ne faudrait pas que l'on nous voie ici.

Il était décontenancé, et il devinait cette douleur obscure qui naissait en elle et que, vaillamment, elle refoulait. Il s'en alla, tandis que le soleil du soir formait des étangs de pourpre dans le ciel. Une dernière fois, il se tourna vers elle et mit deux doigts sur sa bouche en signe de baiser ou de silence, car il sentait que les paroles ne pouvaient rien sur cette enfant aux yeux clairs.

Quand il fut parti, elle cria bien fort pour ne pas pleurer:

—Il faut rentrer! Brunette, va les chercher! Va les chercher!

Et les bêtes tournèrent, rassemblées par les voltes de la chienne.

## XII

Aimée s'isolait parfois, et rêvait; une première ardeur inconnue l'avait effleurée. Elle faisait un cruel effort afin de continuer à travailler, avec un régulier courage, dans les champs et à la maison.

Mais l'élan de son cœur avait tout remis en marche. Sa mère reprenait le collier des besognes rustiques et du bon souci. Lionnou Fansat, un matin de juin, comme il martelait sa faux, lui dit, levant vers elle sa grosse tête ébouriffée:

—Mémée, quelque chose vous ennuie. Je sais pas quoi, mais j'en ai de la peine.

Elle lui répondit en souriant si paisiblement qu'il s'accusa d'être trop fin.

La saison était venue de faucher. Il se levait, dès le petit jour blanchissant, et il s'en allait, l'aile de fer sur l'épaule; la corne de bœuf creusée, où trempait dans l'eau la pierre à affûter, pendait sous sa veste courte.

Il ouvrait la barrière du pré tout argenté de rosée; et les jarrets durcis, les mains attachées au bois, la poitrine en voûte, il faisait ronfler la faux dans l'herbe qui se couchait, en masses égales. Rythmant sa besogne dans le haut silence du matin, il ouvrait un sentier mouillé jusqu'au buisson de clôture. Alors il revenait vers la barrière, d'un pas régulier, la faux battant comme un balancier; il remontait et redescendait, plein d'équilibre, sans un mouvement inutile, selon la vieille loi d'un travail bien ordonné.

Puis il s'en revenait à la Genette, aux feux du soleil de midi et content de la tâche accomplie.

Les foins furent rentrés en bonne condition. La charrette chargée à fond, solidement câblée, conduisit vers le portail de la grange de petites collines d'un gris de lézard qui laissait dans l'air le sillage et l'odeur des herbes mortes.

Vone, Tine et Nonot étaient de la fête. Ayant râtelé et fané, ils avaient mangé à l'ombre des noisetiers, quand le soleil de la journée descend dans la prairie et joue avec des troupes de moucherons.

Les grands jours où l'on moissonne le blé brillèrent. Les gerbes s'amoncelèrent dans la grange en attendant les battaisons. Lionnou Fansat

les avait couronnées d'un gros bouquet de fleurs en signe de suprême joie.

Aimée se demandait pourquoi elle n'était pas pleinement heureuse; pourtant il était bien vrai que cette moisson était sortie de son cœur.

### XIII

Elle évitait d'aller seule dans les champs ou sur la route de Rieux. Elle craignait et désirait à la fois de revoir Jacques Lavergne. Elle pensait qu'il reviendrait bientôt à Limoges, son congé fini. Depuis que le temps des grands travaux était passé, elle avait pris l'habitude de s'isoler dans sa chambre; au milieu du silence, elle songeait à Jacques, se plaisant secrètement à l'embellir et à lui prêter de charmantes vertus. Elle reformait à son gré les traits de son visage, et elle s'efforçait de changer le sens des paroles qu'il lui avait dites. «S'il voulait! rêvait-elle. Il me plaît et il m'a bien montré qu'il me regardait sans déplaisir.»

Sa songerie amoureuse montait. Un brusque désir la prenait de se vêtir avec coquetterie et de presser le pas sur le chemin de Rieux où, certainement, il l'attendait.

Un soir, elle s'habilla de sa plus belle robe et s'attarda à se coiffer. Elle allait passer le seuil, mais Nonot qui musait par là, vint la saisir aux jambes pour rire. Dans son âme croyante, elle vit en ce simple fait un signe d'En-Haut. Elle s'effraya comme si elle était coupable.

Les jours suivants, elle multiplia maints petits travaux de ménage, afin de s'arracher aux rêveries dont elle sentait obscurément le danger.

Elle ne cessait de s'occuper des enfants, leur taillant des vêtements ou leur faisant des lectures dans une Histoire sainte, pleine d'images. Sa mère, dont la santé restait chétive, ne devinait pas le tourment qu'elle cachait et dominait avec simplicité, comme elle accomplissait toutes choses.

Mais quand la nuit tombait, la maison se refermait sur elle comme un manteau, la paix revenait dans son cœur. La terre qu'elle avait gardée l'environnait, elle le sentait bien, d'une tranquille reconnaissance.

## XIV

Un dimanche, dans l'après-midi, Clémentine Queyroix vint à la Genette. Sa figure ronde et fraîche gardait un mystère inaccoutumé.

Aimée était assise sur la terrasse; Vone et Tine, de chaque côté de ses épaules, penchaient leurs têtes frisées pour lire dans le livre d'images qu'elle commentait en riant, tandis que Nonot faisait sauter des billes sur une grosse pierre. La mère préparait des légumes pour la soupe du soir, les raclait et les pelait en les laissant tomber dans une bassine pleine d'eau.

Le vieux Villard fumait tout doucement sa pipe sans parler, les yeux tournés vers l'horizon où le soleil éclairait des champs vides et des verdure brûlées; à ses pieds Brunette était couchée, le museau posé sur ses pattes allongées, et soufflant de temps à autre, en clignant de l'œil. Les grillons agitaient des milliers de graines sonores; la grande paix qui suit la levée des récoltes était venue.

Lionnou Fansat était parti pour Ballanges voir ses enfants et sa femme. Il y allait plus souvent en ce mois, n'ayant plus à travailler du soir au matin, sans arrêt.

Clémentine Queyroix sentait bien quel était le bonheur simple et sûr qui couvrait aujourd'hui la maison, après tant de peines. Tout était si tranquille sur ce seuil et dans les champs!

Chacun lui donna amiteusement le bonjour; Aimée alla chercher une chaise pour qu'elle se reposât dans la fraîcheur de l'ormeau qui versait son ombre sur la terrasse. Mais Clémentine murmura:

—Viens un peu dans la cour avec moi. Il faut que je te parle. En se promenant, on causera mieux. Si tu voulais, nous irions cueillir de la bruyère à Villemonteil.

Aimée accepta avec plaisir. Elle avait besoin de respirer au grand air et de prendre du loisir sous le ciel d'une belle journée.

Elles suivirent un sentier qui serpentait à travers de hautes prairies et faisait un courant silencieux de fraîcheur et de repos. Elles se disaient, chemin faisant, de ces petits riens qui entretiennent la gentillesse française. Bientôt elles arrivèrent sur le plateau de Villemonteil. Le versant opposé de la rivière se dressait, violâtre et roux avec les grandes formes tourmentées

de ses rochers. La bruyère en fleur étendait ses nappes que le soleil allumait.

Dans ces lieux, tout était pur comme à la naissance du monde; le chant profond de la terre s'élevait, et le vent avait un goût sauvage comme celui d'une pousse de fougère écrasée.

Aimée et Clémentine entrèrent dans une châtaigneraie où l'herbe fine luisait. La lumière était amicale sous ces arbres dont le tronc s'étale à grands plis tournants, semblable à quelque manteau encore rempli du souffle d'une marche mystérieuse. Quelques-uns avaient été fracassés par la foudre, mais de la blessure sortait le jet d'une pousse ronde et lisse, avec une souplesse de couleuvre dressée.

Assise sur l'herbe, Aimée, près de son amie, liait un bouquet de bruyère. Elle dit:

—Il fait bon ici. Je me sens tout à l'aise.

Sur la ligne lointaine de l'horizon, un rayon dansait, un point d'eau vive, un mince éclair comme il en sort d'une ablette qui saute au fil de la rivière. Clémentine murmura:

—Mémée, tu vas me gronder.

Elle poursuivit tout d'une haleine:

—Jacques Lavergne sait que nous sommes ici. Avant de partir, il voulait te revoir. Je n'ai pas pu lui refuser. Il t'aime tant!

—Ce n'est pas bien, ce que tu as fait là, mais je ne t'en veux pas, car je connais ton bon cœur, repartit Aimée.

Maintenant, elle était troublée, anxieuse. La belle soirée s'assombrissait à ses yeux. Quelque temps passa; les deux amies ne parlaient pas, mais le frémissement de l'eau animait l'air et montait du fond de la vallée.

Aimée, la première, vit Jacques Lavergne qui venait sur le sentier bordé de hautes fougères. Comme à l'habitude, il était bien vêtu et s'avavançait avec aisance.

—Que vous êtes sauvage, mademoiselle Aimée! s'écria-t-il, en l'abordant. Il a fallu que je m'aventure dans ces terres de loup-garou pour vous découvrir.

Clémentine s'était éloignée et s'appliquait à cueillir des touffes de bruyère en fleur.

Jacques, à mi-voix, tout près d'Aimée, murmura:

—Avez-vous réfléchi à mes paroles? Voulez-vous toujours vivre dans ce pays? Si vous consentez à devenir ma femme, vous ne le regretterez pas. Aimée, de grâce, écoutez-moi.

—Je vous écoute bien trop, dit-elle.

Alors il devint suppliant. Bientôt, il allait reprendre à Limoges une vie de bureau qui ne lui permettait pas de la revoir comme il le désirait; ne lui laisserait-elle pas emporter un peu d'espérance?

Elle appela Clémentine d'une voix pleine d'une secrète détresse. Et devant son amie, elle dit, pâlie, la figure creusée de tourment:

—Jacques, je peux parler en présence de ma compagne, et je le veux. J'ai pour vous plus que de l'amitié, peut-être, mais jamais je ne quitterai la Genette. Moi, je ne compte pas, mais ce que j'ai donné, je ne peux pas le reprendre. J'ai bien réfléchi; ce que vous désirez n'est pas possible. Et si je vous évitais, c'était pour ne pas être forcée de vous parler comme cela. Je craignais beaucoup cette peine.

A ces mots, elle leva les yeux vers lui et elle était partagée cruellement entre la douleur et la fierté. Jacques sentait le tremblement secret de cet amour étouffé; il devint grave, et cachant son émotion, il s'éloigna. Partis du même point natal, ils allaient sur des routes qui divergeaient.

Clémentine embrassa Aimée, et les bras autour du cou de son amie, elle lui dit:

—Pardonne-moi; j'avais cru bien faire ...

Elles se levèrent pour regagner leur logis. Aimée ne parlait pas. Clémentine soupira:

—Pauvre petite, peut-être l'aimais-tu?

Aimée répondit:

—Tais-toi; il vaut mieux ne rien dire. C'est fini.

Et elles revinrent silencieuses dans les rayons obliques du soir.

## XV

A la Grangerie, Courteux avait travaillé d'arrache-pied. Il était vrai qu'il possédait trop de terres, mais il se montrait insatiable. Son avidité grandissait avec les difficultés qu'il rencontrait. A grand'peine, il trouvait quelques valets dociles dont l'espèce se perd peu à peu, de ces hommes qui obéissent sans murmure, aveuglément, comme s'ils portaient dans les reins dix siècles de servitude.

Il leva sa récolte, mais il tournait, comme on dit, un œil de coin sur la Genette qui avait donné de bon blé, contre toute attente. Il avait compris d'où venait l'obstacle.

Il connaissait trop la vie de la terre pour ne pas savoir qu'il est des femmes et des filles qui montrent parfois de ces profondes et silencieuses ardeurs plus fortes que toutes les ruses et tous les malheurs. Aimée Villard, il le devinait, était une bonne flamme du ciel qui avait rallumé un foyer près de s'éteindre. Mais ayant rentré son blé, il voulut, selon le vieil atavisme de chicane, passer sa rage sournoise. D'abord, il ne craignit pas de conter qu'Aimée était un peu coureuse; on lui rit au nez. Il fallut trouver autre chose.

Un beau matin, comme il faisait sa ronde par les champs grillés de soleil, il entra dans une pièce de terre qui touchait le bien de la Genette sur une longueur d'une trentaine d'ares. A cet endroit, les deux domaines sont séparés par un mur mitoyen de pierres sèches, à peine plus haut qu'un homme de taille moyenne.

Courteux considéra avec grande attention ce mur et il découvrit que, çà et là, il n'était pas très solide. Il apparaissait clairement à ses yeux qu'il fallait l'abattre et le reconstruire plus solidement.

—Villard payera à moitié les frais; ça l'ennuiera. Ce sera toujours ça pour commencer. Après, je trouverai autre chose.

Il s'en alla bon pas à la Genette, et patelin, il dit à Villard qui sarclait son potager:

—Vieux, je viens rapport à une petite affaire. Le mur qui sépare ma terre de la Pie de la vôtre, qui est celle des Vergnes, est à cette heure quasiment ruiné. Y peut me tomber dessus quand je passe. Faut le refaire.

—Tu nous cherches chicane, ça te réussira point, s'écria Villard; à force d'être fin, on devient bête.

Mais Courteux assura qu'il ne badinait pas, et il demanda que Villard vint aussitôt constater en quel piteux état se trouvait le mur.

Lionnou Fansat, qui donnait à manger aux bêtes dans la grange, sortit à ce moment:

—On y va, père Courteux. Passez devant avec Villard.

Sans perdre de temps, il courut au hameau de Peyrelevade, chercher un de ses cousins, le vieux Chantaud, qui pourrait servir de témoin. Avant d'aller à la terre de la Pie, il conta à Aimée la querelle que soulevait Courteux.

—Je ne crois pas qu'il ait raison, dit Aimée. Il faut cependant le surveiller de près. Veillez-y bien, Fansat.

Fansat et le vieux Chantaud arrivèrent bientôt près de ce mur dont Courteux voyait seulement aujourd'hui la vieillesse.

Le compère déclara de nouveau avec une tristesse feinte que ces pierres mal assemblées pouvaient, en tombant, lui casser une jambe.

—Ou deux, ajouta Fansat tout bas, et sur un ton plus élevé il affirma que le mur serait debout alors que Courteux serait couché au cimetière.

—Je l'ai toujours vu comme ça, dit Villard, un peu bossu, mais solide.

—Solide, glapit Courteux. Regardez donc!

Et saisissant une énorme pierre, il la lança de toutes ses forces contre la muraille qui s'écroula sur une longueur d'environ cinq pieds.

Alors le vieux Chantaud se redressa dans sa blouse:

—Courteux, vous n'aviez pas le droit de faire ça.

—Si je l'ai point, je le prends!

—Ça va bien, opina Villard.

Courteux se mit à vociférer. Il perdait toute mesure et montrait une folle colère, car il se sentait pris à son propre piège. Sa malice l'avait poussé dans ce mauvais pas.

Il parut s'apaiser soudain, et grogna:

—Ce mur peut pas rester comme ça. Je vais le faire rebâtir. Nous payerons tous les deux les frais de maçonnerie, moi et Villard. On mettra du bon mortier. J'y veillerai.

—Nous ne payerons rien, dit Villard en lui tournant le dos. Allons-nous-en.

—C'est ce qu'on verra, cria Courteux.

## XVI

Un mois passa. Le mur de la terre de la Pie était reconstruit à neuf et couvert de tuiles qui le préserveraient du mauvais temps.

Courteux ne tarda pas à venir à la Genette annoncer cette nouvelle. Il entra dans la maison, prit une chaise sans qu'on la lui offrît et dit à la mère Villard qui était seule au logis, en ce moment:

—Je vous porte la note des maçons pour le mur. Ça monte à deux cent dix-huit francs et cinq sous. Mais ne vous ennuyez pas, j'en payerai la moitié, car le mur est aussi bien à moi qu'à vous.

La mère gémit:

—Ah! misère, vous savez faire que des méchancetés à nous autres qui avons tant de peine.

Il se rengorgea et déclara qu'il y avait été bien obligé. Il ne fallait pas chercher de la méchanceté où il n'en était pas plus que dans le creux de la main.

—Je n'entends rien à tout ça. Villard est à Rieux avec Fansat rapport à un petit veau et Aimée est à Lascaud. Patiente, ils vont s'en revenir, car il est bientôt midi.

Elle continua d'apprêter le repas. Un bon petit poulet rôtissait sur un lit de céleri.

—Tu te nourris bien, gronda Courteux. Chez moi, les pommes de terre font la ronde avec les haricots.

Comme elle allait répondre, Villard et Fansat rentrèrent.

—Que nous veux-tu? dit le vieux sans même s'asseoir.

—C'est rapport au papier des maçons pour la relevée du mur. Ça monte à deux cent dix-huit francs et cinq sous, ce qui fait cent neuf francs pour chacun ... Pour les cinq sous, j'en donnerai trois pour arranger la chose. Je suis bon homme.

—Tu es bon homme, on le sait, repartit Villard. Mais tu peux plier ton papier dans ton gilet. On n'a rien à payer là-dedans.

Courteux se leva, la face empourprée:

—Alors, vous voulez point payer?

—Allez voir dehors si le coucou chante comme le merle, dit Fansat impatienté.

Courteux descendit deux par deux les marches de la terrasse en assurant que l'on aurait de ses nouvelles. Et pour décocher une belle injure, il hurla :

—Mangeurs de poulets!

Quatre jours après, Villard reçut une assignation à se présenter devant le juge de paix de Bellac. Il se rendit à la ville, en carriole, au jour fixé.

Courteux exposa son affaire sur un ton aigre-doux; les mains cachées dans les poches de sa blouse, il se trémoussa, mais en vain.

«Le mur mitoyen, déclara le juge, ne soutenait pas un bâtiment appartenant à Villard. Courteux avait jugé bon de le faire reconstruire, mais Villard n'était nullement tenu d'y contribuer, pas même dans la proportion de la plus-value que le mur acquérait, du fait de la reconstruction. Les frais devaient rester entièrement à la charge de celui qui les avait occasionnés. Et encore Courteux, en projetant une énorme pierre, l'avait fait s'écrouler volontairement à un endroit.»

—Mais y ne tenait point, monsieur le juge de paix, je vous le certifie!

Il répéta dix fois cette phrase, en arrondissant ses yeux qui ne clignotaient plus, tant il était ému. Mais il dut s'en aller déconfit.

## XVII

On se gaussa dans la contrée de ce faiseur de procès. Il perdait son prestige d'homme malin, acquis par tant de ruses. Il jura de se venger; des jours entiers, il y songea, la tête dans ses mains; un premier échec l'avait rendu prudent. Il eut des idées qui ne lui faisaient pas beaucoup d'honneur. Comme il menait ses vaches paître dans une prairie voisine d'un champ de choux qui appartenait au bien de la Genette, il laissa brouter les légumes en comprenant qu'il faisait une bêtise et risquait trop d'être découvert. Sa rage ne pouvait s'apaiser. Il enfonça de longues pointes dans les pommiers de Villard, à la hâte, quand il était sûr de n'être pas vu. Un moment, il rêva d'amorcer un procès en détournant soi-même un ruisseau qui traversait la Genette et venait irriguer la Grangerie, pour se plaindre ensuite de manquer d'eau. Mais il eut peur d'être déjoué. Il poussa la folie jusqu'à porter nuitamment, à pas de loup, quelques jeunes lapins dans le potager de la Genette, afin qu'ils broutassent les légumes sans que l'on sût à qui s'en prendre.

Un soir pluvieux, comme il errait, tracassé par de mauvaises pensées, dans les terres de la Genette, il se trouva brusquement en face de Lionnou Fansat. Il eut un premier mouvement de recul, mais Fansat le saisit solidement au col de sa veste, et dans sa figure hérissée, les yeux brillaient clair.

—Ne recommencez point ces amusements, vieux! Ça vous coûterait cher et je vous baillerais une volée qui vous donnerait envie de vous reposer. Et merci pour les lapins, on en fera de bons civets.

Courteux bégaya, demandant grâce et feignant une grande surprise.

## XVIII

Aimée cachait profond sa peine, mais elle se trouvait bien lasse. Jamais elle n'avait mesuré tant de jours où son cœur s'était dévoué. Elle ne pensait pas que par elle, la maison, la terre avaient été préservées. Et elle ne pouvait empêcher que le souvenir de Jacques Lavergne ne l'atteignît encore à certaines heures silencieuses où le soir d'été se replie.

Elle avait maintenant le loisir d'aller souvent à Lascaud. Avec Clémentine qui s'occupait de couture, elle devisait des choses du pays, et le rire naïf de son amie qui fusait à propos de riens, l'ensoleillait. Bien jeunes encore, elles pouvaient se dire: «Te souviens-tu?» et parler des années de prime enfance.

Les jours s'écoulaient, calmes, limpides, reflétant du ciel.

Aimée s'attardait au champ. Elle emmenait avec elle Nonot qui l'égayait par maintes boutades d'enfant éveillé. Lorsqu'il avait assez cabriolé dans la prairie rase, bien joué avec Brunette, il venait se blottir contre sa grande sœur et demeurait quelque temps silencieux. Elle sentait une douceur infinie descendre, lorsqu'elle posait sa main sur la petite tête blonde. Comme cet enfant gardait bien son cœur!

En ce temps, il advint que Brunette mit bas un petit, dans le nid de paille qu'elle roula dans un coin de la grange.

—Nous n'aurons pas besoin de noyer les autres, puisqu'y en a qu'un, dit Fansat.

Nonot, Vone et Tine voulurent toucher le nouveau-né qui était couleur de paille d'avoine.

—Il n'a pas les yeux encore ouverts, dit Nonot.

—Il est bien grassouillet, ajouta Vone.

Brunette leur laissa caresser son petit, puis elle l'attira sous sa fourrure noire, après l'avoir léché de sa large langue. Et l'on entendait le clappement du nourrisson qui tétait, cependant que la mère ouvrait grands ses beaux yeux dorés.

Il ne se passait pas de jours sans que l'on vînt la fêter, lui porter un bout de galette, une jatte de lait. Alors elle se levait pour remercier et le petit chien détaché de sa mamelle roulait drôlement sur les reins, ce qui amusait

beaucoup les enfants. Puis elle revenait à son nid et s'immobilisait pour ne cligner que de l'œil et ne frémir que du bout de ses oreilles frisées.

Après une huitaine de jours, elle put quitter son petit et reprendre sa tâche dans les champs. Le chiot goulu la tétait trois fois par jour et maintenant il pouvait se soutenir en tremblant sur ses courtes pattes pour retomber vite sur son derrière orné d'une queue rase guère plus grosse que celle d'un rat. Il ouvrit les yeux et les montra, couleur d'étang à la brume; l'or de la vie n'y mettrait son anneau que plus tard.

Le dimanche qui suivit la bonne fête du 15 août, Aimée, levée dès la pointe du jour, aperçut Brunette qui revenait d'une brève promenade qu'elle avait coutume de faire, dès l'aube. Elle avait l'air inquiet; son poil se hérissait quand elle poussa la porte de la grange qui était entr'ouverte. Aimée vint la caresser. Le petit chien sortit de son nid de paille et sauta vers sa mère pour la téter. Mais Brunette l'éloigna, ce qui étonna beaucoup Aimée. Et tout à coup, elle s'abattit tout d'une pièce ainsi qu'une masse de bois, les pattes étirées comme si elles étaient liées. Ce fut si brusque qu'il parut à Aimée qu'en tombant sur la terre battue, elle s'était transpercé le cœur de part en part sur quelque couteau dressé.

Bientôt Aimée comprit; Brunette se débattait, roidie, durcie, empoisonnée sans aucun doute. Elle la releva et la soutint entre ses bras. Elle la caressait et tremblait comme elle. La bonne bête la regardait d'un œil dilaté et fixe.

Alors elle appela de toutes ses forces et demanda du lait. Lionnou Fansat accourut, apportant une jatte qui en était pleine. Il grogna:

—C'est ce porc de Courteux.

Elle arriva à mettre Brunette debout. La chienne eut la force de lapper le lait en frissonnant de tout son corps où passaient des élancements qui lui rebroussaient le poil. Mais de nouveau elle tomba sur le flanc, horriblement crispée.

Aimée vit bien qu'elle allait mourir. Elle la prit tout contre elle en s'asseyant sur un tas de foin et des larmes roulaient sur ses joues. Les regards suppliants de Brunette, tandis qu'elle haletait les muscles sortis comme des cordes, se tendaient vers sa maîtresse; ils semblaient dire:

—Sauve-moi; je ne t'ai jamais fait de peine! Comment ne peux-tu pas me sauver!

Fansat pleurait en éloignant le petit chien. Le poison agissait avec une effrayante violence. Aimée se sentait impuissante à sauver Brunette. Elle vit peu à peu les yeux de la bête si chère pâlir, devenir glauques et s'effacer l'anneau d'or qui les éclairait. Un dernier accès; Brunette se détendit, pencha sa belle tête et mourut.

## XIX

On l'enterra dans le verger sous un pommier rond, dans ces ombres où tant de fois elle avait dormi à l'heure chaude de midi, en ces lieux qu'elle gardait de ses abois vigilants et de ses regards attentifs. Un petit oiseau était venu se poser sur le tertre frais, sans doute pour y cueillir quelque grain; Aimée y vit un signe de douceur.

Brunette fut pleurée dans les champs et le soir, au coin du feu. La mère, le vieux Villard et Lionnou Fansat retracèrent sa vie obscure que la fidélité réchauffait sans cesse, pareille à quelque flamme profonde dont on ne voyait qu'un reflet fauve dans ses bons yeux.

—Il ne lui manquait que la parole, dit la mère.

—Non pas! tous ses mouvements parlaient, s'écria Aimée. Elle montrait sa joie par des battements de sa queue en panache; son inquiétude quand elle pointait ses oreilles, son obéissance lorsqu'elle les rabattait. Elle avait des signes pour toutes les circonstances de la vie.

Le vieux Villard rappelait qu'il l'avait dressée, jeunette, pas plus grosse qu'un chou. Dans le pré des Beaux, elle jappait et, se lançant sur les vaches, elle butait contre des mottes de taupes, faisait la culbute et repartait de plus belle. Qu'elle était mignonne et vaillante!

Nonot ne pouvait croire qu'il ne la reverrait plus et il l'appelait plusieurs fois par jour, bien surpris qu'elle ne lui répondît pas, elle qui accourait de si loin pour lui poser ses pattes sur l'épaule. Vone lui dit:

—Elle est partie trop loin, mon Nonot, elle ne t'entend pas.

Mais Lionnou Fansat avait juré de confondre ce brigand de Courteux. Il alla à Rieux et entrant chez le pharmacien, il acheta quelque brimborion de remède. Puis, avant de passer la porte, il demanda:

—Vous avez vendu de la noix vomique à Courteux, de la Grangerie. Ce brigand a empoisonné notre chienne.

—Oui, il m'en a demandé, il y a quatre jours, pour les taupes qui ravagent ses champs. Il en a pris de quoi tuer un bœuf.

Lionnou Fansat tira son chapeau et s'en fut à la Grangerie. A moitié chemin, il rencontra Courteux dans les parages de Villemonteil. Il se précipita sur lui:

—Ah! bandit, tu as empoisonné notre Brunette! Ah! tête de putois!

Courteux se recroquevillait.

—Prends garde à toi si tu me touches. Je n'ai pas pour un sou de poison chez nous.

—Menteur! Le pharmacien t'en a vendu une provision; j'en sors, pas plus tard que ce matin!

Courteux grogna des mot indistincts et jeta des regards bas et fuyants. Fansat lui cria dans la barbe:

—Je t'avertis que si tu recommences le plus petit tour contre la Genette, je te couperai les oreilles avec mon couteau.

Et n'y tenant plus, il l'empoigna à plein corps et le lança dans un fourré d'épines noires.

Courteux hurlait à l'assassin. Fansat lui imposa silence et sortant son couteau de sa poche, il lui souffla une telle peur qu'il se tint coi et ne bougea pas plus qu'une méchante bête traquée.

## XX

Au temps des battaisons, il arriva que de bonnes gens se plainquirent plus fort que de coutume, de la rapacité de Courteux. Les sacs de blé qui leur étaient dus fondirent, au moment du partage, sans que l'on pût en accuser la chaleur torride. On les ficela plus bas qu'on ne l'avait pensé. Courteux assurait que ce phénomène était tout naturel; chacun pouvait se contenter de ce qui restait, après tant de travaux.

D'habitude, pauvres vieux et femmes trop débiles pour cultiver eux-mêmes leur bien enrageaient, mais se taisaient.

Cette fois, la femme Courteux reçut un avertissement sous les espèces d'œufs que l'on écrasa sur sa figure, en plein marché de Rieux; ce qui la fit ressembler, ainsi jaunie et furieuse, à quelque sorcière chinoise.

Là ne se borna pas le signe de la réprobation communale.

Quelques jours après les réjouissances des battaisons, Lionnou Fansat rencontra au bourg de Rieux le compère Courteux. Il faisait chaud et il pouvait être dix heures du matin. Si Lionnou rencontra Courteux, c'est qu'il le cherchait un peu, sans doute. Il l'aborda avec familiarité et lui dit sur un ton bon enfant:

—Vous m'en voulez toujours, je parie, de vous avoir frotté d'un peu près. Mais, me semble que vous êtes plus sage, à cette heure. Oublions tout ça. Je paye à boire.

Courteux accepta à regret, mais il avait soif et il allait boire sans qu'il lui en coûtât rien. Ils entrèrent dans une petite auberge fraîche.

Fansat rabattit sur ses yeux son feutre et remplit les verres. Ils venaient à peine de trinquer qu'un âne montra ses longues oreilles à travers la fenêtre basse. Brusquement, Fansat cria à pleine gorge:

—Charivari!

Courteux s'empressa vers la porte, mais une bande de garçons l'entoura et il comprit que toute résistance serait vaine.

Le baudet attendait, dignement paré pour la cérémonie, orné de branches de sapin, de floquets de rubans, de pelures de légumes qui tire-bouchonnaient. Des queues de choux-cavaliers lui servaient de chasse-

mouche. Tout allait bien; Fansat avait posé sa forte main sur l'épaule de Courteux qui tremblait de colère.

On attachait soigneusement, non loin de la queue de l'âne qui semblait assez âgé pour mériter du respect, un tonnelet rempli de vin blanc. Courteux fut coiffé de force d'un bonnet jaune et boutonné solidement dans une camisole de femme qui ne devait pas être coquette. Et saisi par quatre garçons, pincé quelque peu, il dut enfourcher l'âne à rebours.

Des lurons lui firent escorte, la tête couronnée de casseroles fourbies, vêtus de vestes et de pantalons retournés dont la doublure était un peu pisseuse. La compagnie se mit en branle. François Pairaud de Lavergne, bien laid, mais fameux ménétrier, raclait du violon et imitait à merveille le miaulement des chats amoureux; un autre faisait haleter un accordéon poussif; c'était une brave petite musique et pimentée de chansons.

Le cortège dansant et grimaçant occupa les ruelles du bourg. Chacun de courir sur le pas des portes, d'applaudir et de bien rire.

Un des acolytes qui avait une pomme de terre nouvelle dans la bouche et deux haricots de Soissons dans le nez, élevait un récipient de faïence tout neuf, dont l'oreille était mignonne, si tout ce qui est petit est mignon.

Fansat hurlait de moments en moments:

—Charivari!

La bande demandait:

—Pour qui?

Fansat de répondre:

—Pour Courteux qui rase les grains de blé et qui empoisonne les chiens!

Le patient dut boire le vin blanc qui lui fut présenté dans la grosse tasse. On lui avait barbouillé la figure avec de la suie, et son col était orné d'un collier de pommes de terre enfilées dans une ficelle. Sur son passage, les braves gens se tenaient les côtes et se faisaient du bon sang.

A chaque cri de: Charivari! à chaque réponse, un garçon qui n'avait pas les deux pieds dans le même sabot, tirait le douzil du tonnelet, remplissait de vin le récipient et le faisait passer sous la queue de l'âne qui gardait son sérieux; après, il offrait à boire à qui en voulait; et on en voulait.

Le cortège fit trois fois le tour du bourg. Mais ce fut un beau tapage quand l'âne jouant sa partie, se mit à braire et à faire du bruit par toutes ses embouchures, en ruant sec.

—Il va faire gagner l'avoine à Courteux! s'écria en chœur l'assemblée.

Mais les plus beaux spectacles ont une fin, Lionnou Fansat laissa descendre Courteux de sa monture rebelle. Et tout à coup, déployant un fouet de meunier, il le fit claquer avec force sur la tête du compère qui, n'ayant pas le loisir d'enlever le bonnet et la camisole, s'enfuit, crevant de rage, à travers champs, au cri de: Charivari! Charivari!

## XXI

Le temps approchait où l'on arracherait les pommes de terre. La campagne était roussie, et par grandes étendues, l'automne poussait son feu encore secret. On voyait mieux le mouvement de la branche des arbres qui retenaient un feuillage plus lourd. Le travail des eaux et du soleil préparait la vieille magie dans ces solitudes que le cri d'un oiseau inconnu déchire. Depuis qu'elle était moissonnée, la terre semblait s'éloigner de l'homme et découvrir sa face éternelle. Les étangs n'étaient plus des miroirs que l'on brisait en y pêchant des liasses de poissons, mais des boucliers d'argent que les chevaliers du ciel avaient jetés dans la prairie: une merveilleuse paix en était conclue au sommet des airs.

Dans les éloignements, sous la feuille enroulée avec une dernière puissance, l'horizon prenait la couleur fondue des bruyères, des fruits, de la fougère brûlée; des arceaux irréels s'ouvraient à l'aube dans des fumées blanches qui montaient des herbages, et la nuit, s'élevaient des portes de légendes.

Aimée n'était pas insensible à cette poésie éparse et changeante, mais elle goûtait simplement le haut repos de la saison.

## XXII

On éleva le petit de Brunette avec beaucoup de peine. Trois fois par jour, Aimée fit chauffer du lait qu'il venait laper en jetant de menus abois. Quelque temps, il chercha sa mère, et fureta, son bout de nez à terre, renflant et soufflant, tout tremblant sur de grosses pattes. Bientôt, il suivit les vaches au champ, affairé et trotinant, poussant des jappements aigus. Fansat connut qu'il serait bon de garde. Dans l'herbe rase, il se lançait de toutes ses forces contre les bêtes qui balançaient leurs fronts pesants. Parfois, il se précipitait et son museau butait contre une motte de terre et le faisait rouler sur la tête; mais il repartait, ouvrant sa petite gueule rose et jappait, jusqu'à ce que Nonot le prît dans ses bras et le berçât comme un poupon.

## XXIII

Le vieux Villard se courbait davantage et somnolait des journées entières, non loin de la cheminée, en attendant que le feu de l'hiver lui tînt compagnie. Il s'abandonnait à un demi-sommeil, car il sentait que la maison était en sécurité.

Quand on lui faisait compliment d'Aimée, il bredouillait de plaisir et d'émerveillement, ou bien il pleurait.

Là-haut, sur la planche du grenier, les sacs de blé étaient entassés. On avait plié sous la bonne charge du grain. La mère, à vrai dire, ne reprenait pas grand courage, mais au fond d'elle, le chagrin s'était assoupi.

Le soir, on se rassemblait autour de la table de cerisier. Aimée amusait à des jeux rustiques ses petites sœurs et Nonot, ou bien elle inventait et retrouvait de vieilles histoires qui font s'agrandir d'étonnement les yeux des enfants. La mère tricotait. Lionnou faisait des paniers, et dans ses gros doigts, c'était merveille de voir le brin s'assouplir. Après le repas du soir, Aimée récitait la prière où, comme à l'habitude, on demandait à Dieu le pardon, la paix.

## XXIV

Septembre coupait dans l'étoffe des belles journées. Le temps des veillées revenait. Lionnou Fansat avait fauché le regain; et les prés encore drus donnaient à manger aux bêtes. Le petit de Brunette était maintenant haut sur pattes et montrait les qualités de sa mère. Aimée avait voulu qu'il se nommât: Fidèle.

Elle ne fréquentait pas les assemblées et les frairies où éclate la joie paysanne. Parfois le souvenir de Jacques l'émouvait furtivement. Elle avait su qu'il était revenu à Rieux pour de brefs congés, mais elle évitait de le rencontrer. Elle avait élevé son cœur dans le ciel de son pays. Il lui était toujours agréable d'aller au champ et de se faire accompagner de Nonot ou de Tine et Vone. Elle s'asseyait sous des arbres roussis par l'automne. Elle trouvait du bonheur dans le silence qui montait de la campagne où elle avait voulu fixer sa vie.

Un soir, suivie de Nonot, elle mena loin les bêtes, dans un pré qui côtoyait la Gartempe. A cet endroit se dressent des rochers noirâtres qui, se recourbant, retiennent beaucoup de mystère. L'arbre s'y convulse et lève des rameaux crispés, près de l'eau qui roule, étranglée et sombre. Là, tout est sauvage et rude; le ciel clair et le soleil même ne peuvent effacer la trace des temps tragiques.

Cette fin de journée était chaude et chargée d'orage. Peu à peu, les nuages s'amoncelèrent et formèrent une voûte noire bientôt déchirée d'éclairs. Un grand vent se leva, rebroussant les feuilles, tordant les arbres et rabotant la rivière.

Aimée voulut revenir à la Genette, mais elle connut vite que c'était impossible. Nonot épouvanté, s'agrippait à sa robe et les bêtes, que Fidèle tentait de rassembler, s'abritaient sous les rochers. Une pluie drue et lourde tomba dans une fumée d'eau qui flottait. Aimée se blottit dans un creux de terrain préservé par des rocs surplombant; elle retenait Nonot contre elle, mais l'averse eut bientôt fait de les tremper. Quand elle vit que l'orage durait, elle ôta son corsage et se dépouilla de son gilet dont elle emmaillota Nonot.

—Mon Dieu, faites que Nonot n'ait pas de mal, priait-elle.

Elle fut prise de frissons et serra les dents pour que Nonot ne vît pas qu'elle grelottait.

Après une heure où la campagne semblait noyée sous un déluge, le ciel se rasséréna et le soleil alluma des gouttelettes dans les arbres.

Nonot, encore étourdi par les coups de tonnerre, n'osait bouger. Aimée le ranima en riant, rassembla les bêtes et s'en revint à la Genette, mais l'eau qui la mouillait jusqu'aux os l'alourdissait et elle tremblait de froid.

La mère l'attendait sur le seuil; elle se hâta en gémissant de lui préparer du vin chaud. Nonot fut vite revêtu d'habits bien secs. Grâce au gilet dont sa grande sœur l'avait couvert, il avait eu plus de peur que de mal.

Aimée se coucha et toute la nuit, elle eut la fièvre. Sa mère qui la veillait entendit qu'elle disait:

—Couvrez Nonot, il aurait froid ... Attendez, j'ai un manteau de laine bien chaud ...

Quelques jours après, comme elle toussait, on fit venir M. Rémy qui diagnostiqua une bronchite. Mais elle disait:

—Ce n'est rien ...

Confuse d'être malade et de donner de la peine. Alors la mère sentit qu'un feu nouveau la ranimait. Nuit et jour, elle se tint au chevet de sa fille, attachant sur elle ses yeux et son cœur.

## XXV

Après deux longues semaines, Aimée fut hors de danger. Mais elle ne se levait pas encore. Il lui semblait qu'elle trouvait enfin un vrai repos. Elle ne s'ennuyait pas; Clémentine Queyroix s'asseyait près de son lit et lui contait de naïves histoires de campagne. Sa bonne figure rouge, aux yeux francs, aux cheveux bien lissés, était agréable à regarder.

Elle parlait maintenant à Aimée de son frère Martial qui achevait son service en Tunisie et qui reviendrait bientôt en Limousin.

—Tu te le rappelles certainement, bien qu'il soit plus vieux que nous autres; étant un peu sauvage, il ne sortait pas beaucoup. C'est un brave garçon.

Aimée se souvenait de lui, comme d'un jeune homme bien planté, un peu rude de manières. Nonot et les petites sœurs venaient s'asseoir au bas du lit, sur le couvre-pied, et ils jouaient aux osselets.

La mère, qui ne cessait de préparer des tisanes, voulait les chasser de la chambre, mais en vain; Aimée la suppliait de les laisser auprès d'elle. Le grand-père lui tenait compagnie de longues heures et la considérait en silence.

Un jour, le curé Verdier lui apporta des livres pleins de contes et de beaux récits.

Aimée, les ayant lus, s'étonnait que sa vie fût si calme. Mais elle n'avait aucun désir de connaître des jours mouvementés, liés par cent intrigues. Quand elle était seule, elle refermait les livres de l'abbé Verdier et regardait, longtemps, frémir la pointe vivante d'un jeune frêne qui s'élevait devant la fenêtre.

## XXVI

Enfin elle put se lever. Elle fut bien heureuse de voir que Nonot et les petites sœurs aidaient au ménage et aux soins de la basse-cour. Elle s'émerveillait de découvrir que sa mère, depuis sa maladie, semblait être devenue plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Mais quand on lui disait qu'elle s'était montrée vaillante et courageuse, à plein cœur, elle rougissait, prise de gêne, comme si l'on se moquait d'elle.

## XXVII

L'automne parut tout à fait. En ce pays d'eaux vives, où la feuille des arbres est d'un vert puissant, il alluma ses couleurs. On voyait, dans des profondeurs de châtaigneraies et de taillis, s'enfoncer des traits ardents qui se brisaient en parcelles d'ors et de rouilles. Et ce fut une grande pluie de lumière qui changeait les feuilles en fleurs. La terre s'enchantait comme si un étrange soleil montait d'elle sous un ciel fermé. Et la couleur courait au fond des bois, plus émouvante que la chanson des cors.

Un matin d'octobre finissant, Clémentine Queyroix conduisit son frère à la Genette.

Aimée le vit monter les marches de la terrasse d'un pas solide, et il souriait. Il était grand et musclé; ses regards, dans une figure brune, allaient droit, avec une franchise claire.

—Tu vois, c'est mon frère! s'écria Clémentine.

Martial Queyroix salua Aimée, à la façon plaisante des campagnes.

Ils entrèrent. La mère fit fête au nouveau venu.

—Tu as forci, petit, dit-elle, et le soleil de là-bas t'a cuit la peau.

Le vieux Villard se leva du banc à sel où il était tassé. Il considéra Martial d'un œil qui devenait guilleret et il hocha de la tête pour approuver:

—Je t'ai connu gros comme deux radis et te voilà à cette heure fièrement tourné.

On prit place autour de la table; la mère alla chercher une bouteille de vin bouché.

Martial parlait, avec une sorte d'avidité heureuse, des jours de garnison, en ces pays du diable, secs comme de l'amadou; et sous le regard attentif d'Aimée, il ne manquait pas de se vanter un peu. Il s'écria:

—Ça fait du contentement de s'en revenir chez nous!

Aimée gardait le silence; elle écoutait. Martial se mit à rire pour cacher le trouble qui le prenait sous les yeux de cette fille bonne et belle. Il devint grave:

—Vous avez eu bien de la peine, m'a dit Clémentine. Ah! si j'avais été là, pour vous prêter la main! Mais tout est en place, à cette heure, dans votre

maison. Je me suis laissé dire, Aimée, que vous aviez peiné plus que vous ne pouviez ...

—Oh! non! J'ai fait ce que j'ai pu, seulement ...

Le vieux Villard dit avec lenteur, comme s'il soupesait ses mots:

—Mon fi, tu pourras nous aider, si tu veux. Nous en serons contents. Il y a toujours de la besogne à faire et Fansat en a plein sa charge.

Martial ne répondit pas, car il ne pouvait détacher ses regards du visage d'Aimée.

Il repartit vers Lascaud avec Clémentine qui se sentait bien légère.

Nonot, avant qu'il passât le seuil, lui avait glissé dans la poche de sa veste une grosse pomme rouge.

## XXVIII

Aimée et Martial se rencontrèrent, à la faveur des premières veillées, à la Genette ou dans les chemins solitaires des champs. Le temps était venu d'arracher les pommes de terre. Humble travail sous le ciel gris de l'automne dont le feu s'éteint vite. Les hommes piochaient à l'endroit où se voyait à peine un bout de tige brûlé par le soleil. Le pied livrait ses tubercules pressés. Aimée, sa mère, le vieux, les petits, les rassemblaient par paniers de bois que l'on versait dans des sacs entassés sur le tombereau. Chaque sillon était suivi avec soin; peu de paroles étaient dites. Nonot et ses petites sœurs se pliaient à la vieille discipline; mais la charrette chargée, on s'en revenait en devisant gaiement. Aimée et Martial restaient un peu en arrière et ils se prenaient par la main.

## XXIX

Quand les pommes de terre furent arrachées et entassées dans la grange où la gelée ne les pourrait piquer, la mère pensa à la châtaigneraie du Cros du Renard où se pressaient une trentaine d'arbres d'espèces différentes. Les uns donnaient des châtaignes de forme un peu pointue avec une aigrette de soie blanche, les autres dans des bogues ouvertes et roussies en montraient de rondes et de trapues, presque aussi grosses que des marrons.

Un soir de la semaine qui annonce la Toussaint, Fansat vint à Lascaud et invita Martial à emporter une grande serpillière :

—Tu ramasseras quelques châtaignes pour Clémentine qui les trouve bonnes noyées dans du cidre doux. Et il y a rudement de pommes, cette année. Aimée va, ce soir, à la châtaigneraie avec le Nonot.

Il clignait de l'œil sous le sourcil en touffes et dodelinait sa tête velue. Quand ils arrivèrent au Cros du Renard, dans la châtaigneraie aux branches pourprées, Aimée et Nonot écrasaient du pied les bogues qui s'ouvraient et laissaient jaillir de leur peluche, des châtaignes luisantes.

—Arrêtez-vous, Aimée, dit Fansat. Je vais en ramasser avec le Nonot.

Fidèle jouait; il approchait prudemment des bogues où il s'était piqué le nez et il poussait des jappements coléreux comme devant quelques hérissons. Nonot lui jetait des châtaignes qu'il happait, rejetait, reprenait dans sa gueule; et il les faisait sauter au bout de ses grosses pattes pour se donner le plaisir d'une course.

Fansat déploya la serpillière et la remplit de châtaignes choisies; Nonot l'aidait bien sagement.

Martial s'éloigna avec Aimée. Ils allèrent s'asseoir sur le tronc d'un vieux chêne que l'on avait coupé par longues billes. Le temps était doux, traversé de courants frais et d'odeurs de feuilles qui mouraient. Martial prit les mains d'Aimée dans les siennes. Ils se taisaient et leurs regards se mêlaient dans une paix infinie.

Lionnou annonça qu'il passait devant avec Nonot et Fidèle.

Martial parla un moment, presque à regret, tant il était rempli d'un bonheur impossible à dire :

—Aimée, souvent, là-bas, quand il y avait tant de soleil sur tant de terres grillées, je pensais à notre pays. Je me languissais. Maintenant je ne quitterai plus chez nous. Ah! que j'aurai du courage et du plaisir à travailler près de vous ... toujours.

Elle lui répondit tendrement à mi-voix et elle appuya sa tête sur son épaule. La vie s'ouvrait devant eux, calme et belle comme l'horizon, formé de collines modérées, de bois que l'automne embrasait et de prairies où l'eau était pure. Le soir vint sans bruit. Ils s'étaient donnés l'un à l'autre, par delà les paroles, et la bénédiction du ciel descendait en silence sur eux. L'ombre s'ouvrait comme une main qui protège; la première étoile se leva.

### XXX

Le jour de la bonne fête de Toussaint, Aimée et Martial communièrent à la première messe. L'église était remplie par le peuple paysan sur lequel soufflait le grand souvenir des défunts. En Limousin, terre où la racine des arbres s'enroule au rocher, la fidélité aux morts ne cesse d'éclairer les cœurs.

Le soir de ce jour, Villard et la mère, Clémentine et Queyroix le sabotier, Martial, Aimée et les petits revinrent ensemble à Rieux pour la solennité des vêpres. Soir sublime où la multitude des morts, de ceux qui sont encore dans la peine des ténèbres, et des élus, est présente partout dans les maisons et les champs.

Après l'office, la foule se pressa au cimetière. L'abbé Verdier, en chape, précédé de la croix d'argent, se plaça au pied de la vieille croix mérovingienne que l'embrun des siècles a noircie. Il chanta le *Libera* à voix forte et un petit enfant reprenait le verset comme un grillon chante clairement dans le blé. Ayant béni les tombes sous un ciel qui se voilait, il partit. Les bonnes gens se répandirent entre les tombes pour les honorer et prier. Sur la pierre où dormait Pierre Villard, la mère fit couler de l'eau bénite du goulot d'une bouteille destinée à cet usage, depuis des temps et des temps.

Elle murmura:

—Tu vois Aimée et son promis, mon pauvre. Dors en paix, on prie pour toi.

Aimée, les yeux baissés, disait dans son cœur:

—Père, j'ai fait ce que j'ai pu ... Tu as vu que j'ai travaillé de mon mieux. Martial, tu le sais, est un bon jeune homme; avec lui, je serai heureuse et la terre ne souffrira pas.

Puis les Villard allèrent prier sur la tombe des Queyroix, un ancien granit en forme de bière, creusé, dans le haut, en coupe.

Les Villard et les Queyroix s'en retournèrent chez eux, approuvés et fortifiés par leurs défunts.

## XXXI

Il faisait nuit quand Aimée entendit tinter le premier glas du 2 novembre. Les petits dormaient; mais voici qu'elle ouvrait grands ses yeux et que son cœur écoutait. De minute en minute, les coups touchaient le toit de la maison, assourdis par l'éloignement.

Puis les cloches s'ébranlèrent et sonnèrent à grande volée. Dans les ténèbres passait le long battement de l'airain exorcisé; parfois le vent l'étouffait, mais il revenait, sortant des abîmes de l'air.

Aimée accoudée sur l'oreiller, écoutait toujours et une lumière intérieure l'éclairait. Elle entendit dans la cuisine un bruit de pas; elle ouvrit à demi la porte. Sa mère était levée et semblait vivre dans un rêve, tandis qu'elle couvrait d'une nappe blanche la table où elle posa la tourte de pain, une bouteille de vin et du salé dans un plat de faïence<sup>[C]</sup>. La lampe faisant dans la salle une faible lumière, la mère Villard s'immobilisait près de la table en joignant les mains, comme en attente. Elle resta quelque temps ainsi, debout; des larmes roulaient de ses yeux et ses lèvres remuaient dans une prière silencieuse. Enfin, elle souffla la lampe et se coucha. Les cloches s'étant apaisées, on n'entendait plus que le souffle du vent, au dehors, dans la campagne. Et les coqs annonçaient que le jour blanchissait le ciel.

FIN

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12, RUE DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.—PARIS V<sup>e</sup>

### NOTES:

[A] Soupe au lard.

[B] Repas de midi.

[C] Vieille tradition dans les campagnes limousines.



\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK AIMÉE VILLARD,  
FILLE DE FRANCE \*\*\*

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

# THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at [www.gutenberg.org/license](http://www.gutenberg.org/license).

## **Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works**

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org). If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

## 1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

## **Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg**

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

### **Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at [www.gutenberg.org/contact](http://www.gutenberg.org/contact)

### **Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation**

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: [www.gutenberg.org/donate](http://www.gutenberg.org/donate).

## **Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works**

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:  
[www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org).

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.